

**PAGES**

**MANQUANTES**

# ALBUM LITTÉRAIRE ET MUSICAL.

DE LA

## REVUE CANADIENNE.

### LA GUERRE AUX CHATEAUX.



I.

**C**HATEAUX, dont la tête superbe  
Semble défier le destin,  
Vous ramperez un jour dans l'herbe,  
Comme les restes d'un festin ;  
Mortelles seront vos blessures ;  
Le lierre en vain, dans vos fissures  
Cachera du Temps les morsures,  
Vous n'aurez plus que le passé.  
Vieux systèmes, vieilles idées,  
Vases fêlés, coupes vidées,  
Vieux donjons à faces ridées,  
Votre prisme s'est éclipé.

II

On ne verra plus vos portiques  
Vomir des milliers d'escadrons,  
Des faisceaux de lances, de piques.  
Au bruit des cors et des clairons.  
Hormis le sifflet de l'orage,  
Sur vos créneaux brisant sa rage,

Nul cri de guerre ou de carnage  
Ne réveillera vos remparts ;  
Croulant jusque dans leurs racines,  
Vos murs, hélas ! pauvres ruines,  
Parmi les ronces des collines  
Seront partout foulés, épars.

III.

Et, lorsque la nuit solitaire  
Voilera vos tristes débris,  
Nul chevalier, avec mystère,  
Ne chantera d'ardeur épris.  
Plus de bachelottes captives  
Répandant leurs plaintes naïves,  
Par les soupiraux des ogives,  
Aux chants brûlans des troubadours.  
Là sur la mousse et la fougère,  
Le soir du hameau la bergère  
Viendra, sémillante et légère,  
Aux échos dire ses amours.

J. GAY DE MORNEX.

### LA MEILLEURE MUSIQUE.



**L'**HEURE où la femme  
N'ose refuser,  
Quand la bouche en flamme  
Lui chante un baiser ;

Oiseau qui fredonne  
L'amour dans les airs,  
Cygne qui nous donne  
Tes derniers concerts ;

Ruisseau qui babille  
Sous le vert rameau,  
Chant de jeunes filles  
Dansant sous l'ormeau ;

Mélodie immense,  
Orchestre enchanté  
Qui meurt ou commence  
Dans les nuits d'été ;

Brises des collines,  
Golfe murmurant,  
Sauf qui t'incline  
Sur l'onde en pleurant,

Douces harmonies,  
Vous ne valez pas  
Deux bouches unies  
Qui se parlent bas.

MÉRY

## LES LOIS DE LA VIE ET LES MYSTÈRES DE LA CRÉATION.



L'ÂME humaine, éternelle, immatérielle et libre ; les forces impondérables dont elle dispose ; les matières organiques que son souffle pétrit et façonne ; les matières minérales qu'elle leur associe : quatre grands aspects de la vie, quatre grands problèmes de la mort.

L'église a posé et résolu le dernier d'entre eux dans cette phrase terrible et sublime qu'elle inscrit sur nos fronts, chaque année, quand elle y dépose une cendre symbolique, et qu'elle répète le *Memento quia pulvis es et in pulverem reverteris*....

La chimie moderne a résolu le troisième quand elle a fait voir que l'air renferme tous les éléments des matières organiques ; que les plantes sont les enfants de l'air ; que les animaux dérivent tous des plantes ; que toutes les matières organiques, enfin, représentent sur la terre des portions condensées de l'air proprement dit. Elle pourrait, frappant à son tour l'orgueil de l'homme, lui dire : Souviens-toi que tu n'es que vaine fumée, et que tu retourneras en fumée.

Mais demandons à la physique ce que sont les forces de la vie ; sans doute la lumière, la chaleur, l'électricité y jouent leur rôle. Le flambeau de Prométhée n'est pas un vain jouet de l'enfance du monde, et sous son manteau, la fable cache plus d'une vérité philosophique. Cependant, jusqu'ici, ces forces ne sauraient représenter toutes celles que la vie utilise. La force nerveuse dans les animaux supérieurs, des forces plus obscures dans les animaux inférieurs et dans les plantes se dérobent à toute assimilation de ce genre.

Si Lamennais, dans sa magnifique synthèse de l'univers, n'hésite point à conclure que l'éther, fonds communs des êtres, est l'unité première dans laquelle tout se résume, nous ne pouvons pas imiter ici sa hardiesse.

Plus humble dans mes prétentions, j'appelle vos regards sur un coin dédaigné dans cette vaste science de la médecine, à qui rien n'est étranger dans l'univers ; qui abaissant son œil sur les misères les plus infimes de la matière, et l'élevant peu à peu jusqu'à sonder les attributs de notre âme, marche toujours d'un pas sûr et libre dans un domaine qui est le sien.

Il y a dans les mers du sud, des îles qui s'élèvent peu à peu du sein de l'Océan, qui bornées d'abord, s'étendent ensuite comme une coupe dont les bords épaissis et étalés agrandiraient sans cesse le contour.

Formées par les polypiers, par des coraux, ces îles, envahies par quelques plantes, deviennent le siège d'une végétation active ; le terreau s'amasse au fond de leur cratère et le remplit ; les animaux, l'homme s'en emparent, et le germe d'un nouvel empire apparaît sur la terre.

Pourquoi ces polypiers dirigent-ils donc avec tant d'ardeur leur travail incessant de dedans en dehors ; qu'elle est la particularité de leur organisation ? quelle est la loi imposée à leur immense famille, qui les soumet à se ranger à une règle si favorable aux

conquêtes que la terre fait tous les jours sur l'empire de Neptune ?

Ne vous confondez pas en vaines suppositions : les lois de l'organisme n'y sont pour rien ; les instincts n'y sont pas davantage.

Mais ces polypiers ont besoin de calcaire pour construire leur demeure, ils en trouvent en dissolution dans l'eau des mers ; ils l'en séparent, à mesure que celle-ci traverse leur tissu terré. En dedans de la coupe immense qui s'élève du fond des eaux, le calcaire est donc rare ; en dehors, il abonde : voilà d'après M. Forchammer tout le secret de cette forme providentielle, de cette tendance excentrique de leurs travaux ; voilà la mesure du rôle que la matière minérale en général, que le calcaire dans ce cas particulier peuvent jouer dans le développement des êtres organisés.

N'est-ce pas un spectacle plein de grandeur que celui que la nature nous offre dans la sublime simplicité de ses moyens ? L'eau de pluies chargées de l'acide carbonique de l'air, tombe sur nos collines calcaires ; elle s'y charge de carbonate de chaux, qu'elle verse dans la Seine ; porté dans l'Océan, des courants réguliers l'entraînent, et bientôt saisi par ces animaux microscopiques, il ajoute une pierre imperceptible à l'édifice de ces empires nouveaux qui s'y préparent pour l'avenir de l'humanité.

Le phosphate de chaux fait la base du squelette de tous les animaux supérieurs ; il se retrouve dans les tissus et les liquides de leur économie. L'analyse le retrouve dans les animaux inférieurs, dans les plantes elles-mêmes.

Le phosphore que ce sel renferme figure à son tour, d'une manière mystérieuse, dans la composition de la substance cérébrale et nerveuse ; il se retrouve dans la laitance et dans les liqueurs analogues.

Or, le phosphore, le phosphate de chaux sont si rares dans la nature, que frappé de la difficulté que le sol éprouve à le fournir aux plantes, un chimiste illustre s'écriait : « Rome a succombé le jour où la Sicile, épuisée de phosphate de chaux, n'a pu lui fournir le blé nécessaire à sa population immense. »

Il faut donc que ce phosphate de chaux retourne à la terre ; et pour assurer ce retour, quels moyens simples et ingénieux la nature met en œuvre !

Recueillis dans le sol par les plantes, ces phosphates passent dans les animaux herbivores et de ceux-ci dans les carnivores, où ils se concentrent. Mais à partir de ce moment, tout tend à les disséminer.

Si l'animal meurt, c'est une mouche qui pond ses œufs dans les flancs de son cadavre ; il en naît des milliers de larves ; repues de sa chair, de son sang, elles poursuivent le cours de leurs métamorphoses, et bientôt, prenant des ailes à leur tour, elles portent au loin et dispersent en tout sens les phosphates qu'elles s'étaient assimilés.

Ce n'est pas sans but que la nature a voulu que ces chairs putrides, en proie aux vers qui les dévorent, fussent pour les grands animaux l'objet d'une répugnance profonde. Repoussés par l'as-

pect, par l'odeur des cadavres infects, on les voit s'éloigner pour la plupart, respectant le mystère qui s'accomplit.

Si les insectes répandent en tout sens les phosphates contenus dans les chairs des cadavres, les hyènes, les chacals, les chiens dévorant les os jouent à leur égard le même rôle.

Mais cela ne suffisait pas. Abandonnés à eux-mêmes sur le sol, les os se divisent peu à peu et disparaissent. Quelle force nouvelle intervient pour en dissocier les éléments ?

D'après mes expériences, c'est l'eau, non pas l'eau pure, le phosphate de chaux des os y est insoluble, mais l'eau chargée d'acide carbonique, celle des pluies, des sources, celle en un mot qui baigne partout le sol. A la faveur de cet acide carbonique, le phosphate de chaux se dissout, les os se désagrègent, et les derniers vestiges de la vie animale disparaissent.

Mais, vous le savez, c'est cet acide carbonique dissous par les eaux, pénétrant dans les plantes et décomposé sous l'influence de la radiation solaire, qui fait leur nourriture principale.

Admirable mécanisme qui permet qu'à mesure que l'acide carbonique se détruit dans les feuilles, le phosphate de chaux redevenue insoluble et puisse entrer dans la composition des tissus du végétal.

Quel rôle y joue-t-il ? Un rôle indispensable ; car c'est par lui que toutes les matières azotées résistent à l'action de l'eau, qui tend à les dissoudre, à les gonfler, à les désagréger. Il donne à nos tissus leur stabilité, comme il rend nos os fermes et solides ; il protège de même, par sa présence, tous les tissus des plantes.

Peut-être faut-il concevoir même qu'au moment où une molécule d'acide carbonique se décompose dans la feuille, qu'au moment où le phosphate de chaux qu'elle tenait en dissolution devient libre, c'est lui qui, s'emparant de l'albumine de la plante, produit ces flocons nuageux, première origine des cellules que chaque instant voit naître.

Retournez le tableau maintenant, et suivez cet air qui pénètre dans les cellules de votre poumon, qui se dissout dans notre sang pour y brûler le charbon qu'il renferme et reproduire l'acide carbonique dont nous constatons la décomposition tout à l'heure.

Le sang veineux contiendra donc de l'acide carbonique dissous, de l'acide carbonique propre à rendre soluble le phosphate de chaux. Le sang veineux tendra donc, comme l'eau des pluies, à désagréger, à dissoudre nos os, à gonfler, à dissoudre tous nos tissus, toutes les cellules qui les constituent.

Sous son influence, la matière animale entraînée ira donc se brûler pour développer la chaleur qui nous est nécessaire, le phosphate de chaux dissous ira donc s'évacuer par les sécrétions urinaires.

Ainsi une goutte d'eau chargée d'acide carbonique, dissolvant du phosphate de chaux et frappée par les rayons du soleil, voilà la vie qui commence.

Une goutte de sang veineux saturée d'acide carbonique et rongé nos tissus, à qui elle enlève leur phosphate de chaux, voilà la vie qui finit.

Dans la plante, une cellule qui s'organise ; dans l'animal, une cellule qui se dissout ; là, de l'acide carbonique qui se décompose ; ici de l'acide carbonique qui se reproduit ; là, du phosphate de chaux qui devient insoluble ; ici, du phosphate de chaux qui se redissout ; et ces faibles efforts peuplant la terre et les mers de tant d'êtres qui embellissent ou qui animent sur sa surface, qui sentent, qui pensent, témoignage sans cesse renaissant de la toute puissance de la nature.

Vous montrerai-je à son tour le soufre voyageant d'un règne

à l'autre, remontant des mers dans l'atmosphère pour retourner dans le sol, dans les plantes, dans les animaux, et de là redescendre la pente des fleuves qui le ramènent à la mer ?

Que le mécanisme de toutes ces mutations est simple, mais qu'il est efficace et sûr ! La mer contient les sulfates, elle nourrit des mollusques. Les humeurs que ceux-ci secrètent, avides d'oxygène, changent ces sulfates en sulfures.

L'eau des mers dégage alors de l'hydrogène sulfuré. L'air l'emporte bientôt au loin, jusqu'à ce qu'il rencontre les débris de quelques plantes, dont les pores, par une propriété mystérieuse, obligent cet hydrogène sulfuré à se brûler et à produire ainsi de l'acide sulfurique. Les sulfates dès lors sont régénérés.

Cet hydrogène sulfuré qui se dégage des matières animales putrescentes, des égouts infects, des boues en décomposition, qui empest le sous-sol des rues, qui souille toutes nos peintures, cet hydrogène sulfuré est l'un des termes les plus indispensables de l'une de ces grandes équations avec lesquelles se joue la balance de la nature.

Il faut deux millions de kilogrammes de soufre au moins pour répondre aux besoins de la population humaine de la France ; il n'en faut pas moins de dix millions de kilogrammes pour représenter la masse qui est contenue dans l'ensemble des êtres organisés que ce coin du globe alimente.

Ces sulfates que le sol recèle cédant leur soufre aux plantes, qui le donnent aux animaux, la terre en serait bientôt épuisée, si le réservoir des mers ne rendait sans cesse et partout, sous la forme d'hydrogène sulfuré ce soufre si nécessaire à la vie des plantes, à celle des animaux.

Admirables lois de la nature qui, opposant sans cesse les deux règnes, permettent qu'en se multipliant les animaux augmentent la nourriture des plantes destinées elle-mêmes à leur servir d'aliments ; qui veulent qu'à mesure que la végétation s'étend, l'air qu'elle purifie et les ressources qu'elle enfante soient à leur tour une excitation au développement des animaux !

Faut-il présenter à vos regards ce singulier contraste qui veut que des deux alcalis minéraux que la chimie vous signale, la potasse se concentre surtout dans les plantes, la soude plus particulièrement dans les animaux.

Nos excréments rejettent la potasse et la rendent à la terre au grand profit de la végétation, l'eau que nous buvons renferme toujours du sel marin, nos aliments en contiennent, et par là se conserve, malgré des pertes incessantes, celui dont notre sang a besoin.

Et comme la potasse est soluble toutefois, que le cours naturel des eaux l'entraîne sans cesse vers les fleuves et des fleuves dans la mer, à combien d'artifices l'agriculture n'a-t-elle pas recours pour la restituer à la terre épuisée ?

C'est la potasse qu'elle recherche dans les cendres qu'elle répand sur les champs ; c'est elle qui, pour une part importante, assure aux fumiers de nos fermes leur fécondité ; c'est elle encore que la chaux jetée sur le sol va déplacer lentement dans les silicates alcalins contenus dans toutes les terres argileuses.

Mais, quoique le sel marin abonde dans l'eau des mers, la potasse s'y trouve aussi, et les plantes marines, tout aussi sensibles à cet égard que les plantes terrestres, condensent dans leurs tissus ces sels à base de potasse et retiennent à peine de faibles doses du sel marin qui les a traversées en quantités énormes.

N'est-ce pas dès-lors, en rendant à la terre épuisée de potasse cet alcali que ses vins en exportent sans cesse sous la forme de crème de tartre, que l'agriculteur des environs de Montpellier

fume avec tant de succès ses vignes au moyen du jonc marin ?

N'est-ce pas en grande partie aussi par les sucs de potasse qu'ils leur restituent, que ces varechs, si abondants sur les côtes de l'Océan, répandus sur les champs du littoral, leur assurent une invariable fécondité ?

Pourquoi n'ajouterais-je pas que je voudrais qu'une expérience étendue vint constater si l'eau-mère des marais salans, si riche en sels à base de potasse, ne pourrait pas faire elle-même la base d'un engrais excellent ?

A quoi bon chercher maintenant comment le fer se concentre dans les feuilles des plantes, dans le sang des animaux ; comment le chlorure de calcium suit le sort du phosphate de chaux et s'as-

socie à lui dans l'émail de nos dents ; comment la cilice recherche les graminées et séjourne pure dans les animaux vivants ; comment, au contraire, elle prend la place de leurs tissus mous dans tant de fossiles ?

N'en ai-je pas dit assez pour vous prouver que, si aux yeux du chimiste abstrait les matières organiques pures ont seules de l'importance, pour nous qui cherchons à pénétrer le mécanisme et à préciser les lois de la vie, tout ce qui entre dans la substances des êtres organisés a droit à la même attention ?

DUMAS.

*Professeur de la Faculté de Médecine de Paris.*

## CONTEMPORAINS ILLUSTRÉS.

### M. DE METTERNICH.

Occuper longtemps la première place, rester chef du cabinet sous des souverains successifs sans rien changer au système que l'on adopta de prime abord, se donner l'inviolabilité d'un roi au milieu de toutes les jalousies de cour, dénote une habileté qu'on ne saurait révoquer en doute ; l'autorité vient du génie du gouvernant ou de la médiocrité du gouverné, c'est ce qui demeurerait à démêler dans M. de Metternich.

CHATAUBRIAND. — *Congrès de Vérone*, tome 1, page 76.

Je ne voudrais pas trancher une question que M. de Chateaubriand s'est contenté de poser ; nul doute que chez nous, où la vie politique est si vive, si mesquinement tourmentée, si dévorante, où les réputations se font et se défont en vingt-quatre heures, une autorité souveraine persistante du genre de celle de M. de Metternich serait un magnifique effort de génie, un prodige ou mieux une impossibilité. En Allemagne, et surtout en Autriche, cette longévité politique se conçoit et s'explique. Là, point de journaux hostiles, point de tribune, point de partis, point de contrôle. Sous ce despotisme tempéré par les mœurs, qui ressemble, pour me servir d'une expression de M. de Pradt, à une épée dont la lame reste cachée dans le fourreau et ne laisse voir que la poignée, la vie publique est toujours à l'état de calme plat ; une administration invariable et active dirige et conduit toutes choses dans le silence et le mystère. En Autriche, dit M. Saint-Marc Girardin, " beaucoup de parties de l'homme sont satisfaites et tranquilles, les bras y ont du travail, l'estomac y est bien repu ; si ce n'était la tête qui est mal à l'aise quand elle s'avise de penser, tout serait à merveille." Pauvre pays ! s'écrie madame de Staël, où il n'y a que du bonheur ! Pour mon compte, j'avoue que le bonheur autrichien ne me suffirait pas ; je ne serais pourtant pas fâché de voir un peu de celui-là s'allier au nôtre.

Quoi qu'il en soit, envisagée uniquement sous ce petit point de vue, la position de M. de Metternich serait presque une sinécure, et la biographie n'aurait pas plus à s'occuper de lui que d'un pré-

fet-modèle de la Touraine ou de la Beauce ; mais veuillez bien sortir de Vienne, veuillez bien vous rappeler que jamais, depuis la séparation des deux couronnes de Charles-Quint, l'Autriche n'offrit un plus vaste amalgame d'États et de populations hétérogènes ; l'Autriche s'étend depuis les frontières de la Russie et de la Turquie jusqu'aux rivages de la Méditerranée ; elle a un pied en Pologne, elle tient la Hongrie, la Bohême, la Moravie, la Croatie, l'Esclavonie, la Gallicie, la Lombardie, Venise, les deux Tyrols, en un mot toute la partie septentrionale de l'Italie. En même temps qu'elle s'efforce de conserver son influence au nord, l'Autriche pèse de tout son poids sur le midi de l'Europe ; or, ce grand empire, construit à la hâte et de main d'homme, dont les tronçons épars se remuent et s'agitent, qui l'a créé, qui l'a organisé tel qu'il existe aujourd'hui, qui le dirige, qui le maintient, qui le comprime, qui s'efforce de lui donner cette unité qui lui manque ? c'est M. de Metternich.

A une des époques les plus tristement glorieuses de notre histoire, dans la grande crise de 1813, au moment où nous luttons encore, où la victoire flottait indécise, qui a pris dans ses mains les cartes embrouillées de ce terrible jeu, qui a brusqué le dénouement du drame sanglant commencé à Moscou et fini à Waterloo ? c'est M. de Metternich. Quel homme enfin s'est imposé la rude tâche de barrer le passage à l'esprit humain et d'arrêter le torrent démocratique ? Quel est celui dont les yeux font incessamment la ronde sur le globe, pour voir s'il n'y aurait pas par-ci par-là quelque trône chancelant à étayer, quelque tribune à fermer, quelque germe de liberté à étouffer ? Qui a fomenté l'alliance des rois

contre la *grande émeute* de 89 ? Qui s'est constitué le *grand-pré-vôt de l'Europe* (1) ? c'est encore M. de Metternich. Comme vous le voyez, l'illustre chancelier d'Autriche a beaucoup fait, et surtout n'a pas peu à faire. Dans tous les grands événements qui ont agité le monde depuis quarante ans, il a sa large part d'action et de responsabilité.

Il ne faudrait pourtant pas se représenter cet opiniâtre défenseur des vieilles traditions gouvernementales sous la forme d'un tyran farouche, toujours prêt à en appeler au canon ou au knout comme dernière raison des rois. M. de Metternich est un homme de mœurs douces, d'habitudes élégantes, éclairé, souple, insinuant ? c'est la Circé du despotisme. Pour lui il ne s'agit pas d'opprimer les masses, mais bien de les séduire, de les engourdir et à la rigueur de leur faire subir la métamorphose des compagnons d'Ulysse. Vos gouvernants, leur dit-il, vous doivent du bien-être, *panem et circenses*, en voilà ; de la liberté civile, en voilà encore ; de la liberté politique, vous n'en aurez pas, cela ne vaut rien ; chantez, riez, dansez, vivez bien, soyez heureux, faites de la poésie ou des enfants si vous voulez, mais surtout raisonnez peu, sinon, nous vous enverrons *paternellement* au *Spielberg* où l'on est fort mal à son aise. Ajoutons que le *Spielberg* est un moyen de gouvernement peu usité, du moins pour l'Autriche, et plus particulièrement réservé à cette pauvre Italie, qui ne se soumet qu'à la force et qu'on traite en pays conquis.

Il ne faudrait pas non plus exagérer la taille déjà bien haute de ce personnage historique, et répéter avec plusieurs que de M. de Metternich date pour la politique autrichienne une ère nouvelle. D'abord on vous dira à Vienne que François II n'était pas aussi roi fainéant qu'on le pense généralement ; ensuite rien de plus invariable que la politique autrichienne depuis 1789 jusqu'en 1814 ; c'est une lutte constante contre la France, entrecoupée de trêves de courte durée, lutte de principes d'abord et puis lutte de territoires. L'Autriche ne renonce jamais à ce qu'elle est forcée de céder ; vaincue elle négocie, mais quand elle signe une paix onéreuse, c'est en méditant une guerre nouvelle ; les alliances, les mariages suspendent sa marche, mais ne la détournent jamais ; telle elle s'est montrée à Leoben après cinq campagnes acharnées ; à Lunéville, après la défaite d'Hohenlinden ; à Presbourg, après Austerlitz ; à Vienne après Wagram, et enfin à Prague après notre malheureuse campagne de Moscou. Ici M. de Metternich a trouvé la voie toute tracée, il l'a suivie avec une merveilleuse sagacité, et par l'attitude prépondérante qu'il a su donner à l'Autriche en 1813, il a certainement rendu un immense service à son pays. Comme Français j'aime peu M. de Metternich, non pas tant parcequ'il nous a vaincus lui et un million d'hommes, que parcequ'il a cruellement profité de sa victoire. Si non content de réparer amplement ses pertes, le cabinet de Vienne voulait encore se venger de l'humiliant traité de Presbourg, ce n'était pas la peine de crier si haut qu'il ne faisait la guerre qu'à un homme en nous faisant payer si cher les caprices de ce géant, enfant gâté de la gloire. La déclaration de Francfort nous promettait notre ligne du Rhin, le traité de 1815 nous l'a enlevée ; c'est là notre traité de Presbourg à nous ; voilà vingt-cinq ans que nous le subissons ; mais l'iniquité ne se prescrit pas en politique ; la mauvaise carte géographique tracée par le congrès de Vienne, dont la Belgique a déjà enlevé un lambeau, sera tôt ou tard déchirée avec l'épée ; et tant que la France n'aura pas ses limites naturelles, l'équilibre européen, cette œuvre chérie de M. de Metternich, clochera d'un pied.

(1) Expressions de M. de Metternich,

Comme biographe, je dois faire abstraction ici de tout sentiment de nationalité, me placer autant que possible au point de vue de mon personnage, laisser à d'autres le soin de l'accuser ou de le défendre, et m'attacher surtout à le représenter tel qu'il est. Pour faire cela convenablement il me faudrait un livre et je n'ai que trente-six pages ; je serai bref, dogmatique, incomplet, ce n'est pas ma faute.

Clément Wenceslas, comte de Metternich-Winneburg-Ochsenhausen, naquit à Coblenz, le 15 mai 1773, d'une des meilleures familles du pays. L'enfance de M. de Metternich ne présente rien de remarquable. Seulement, j'ai là sous la main un *Taschenbuch* (1) que je recommande à l'attention de la censure autrichienne, si tant est qu'elle soit bien méchante, ce que je ne crois pas en ce qui touche du moins certains côtés légers de la vie de M. le chancelier. Dans ce *Taschenbuch* il est dit que l'enfance de M. de Metternich fut studieuse, mais un peu précoce ; les jeunes filles attachées au service de madame sa mère attiraient au jeune Clément autant de réprimandes que ses succès scolaires lui valaient de louanges. M. de Metternich le père se montrait, lui, fort indulgent, il se plaisait à reconnaître à ces traits le sang de sa race, il en augurait bien pour son fils ; et quand madame de Metternich venait se plaindre de quelque nouvelle incartade amoureuse : "*Lass ihn gehem, laisse-le faire !*" disait-il, "*das wird ein tüchtiger Kerl seyn ; nous aurons là un fameux gaillard.*"

A quinze ans le jeune Metternich fut envoyé à l'Université de Strasbourg où il étudia sous le célèbre professeur de Kock, en compagnie de Benjamin Constant. Ces deux hommes, à qui la fortune réservait de hautes destinées dans des voies différentes, se lièrent d'amitié sur les bancs ; je crois même qu'alors M. de Metternich partageait un peu l'effervescence des idées philosophiques qui enflammaient toutes les jeunes têtes ; sa philosophie s'acheva en 1790, et ses études furent complétées en Allemagne. Après avoir visité l'Angleterre et la Hollande, il vint à Vienne où il épousa, à vingt-un ans, la fille du prince de Kaunitz-Rietberg.

C'est de cette époque que date son premier pas dans la carrière diplomatique. Chargé de représenter les comtes de Westphalie au congrès de Rastadt, il se fit remarquer de l'empereur François II qui le prit à son service, l'attacha d'abord au comte de Stadion son ambassadeur à Saint-Petersbourg, le nomma son ministre à la cour de Dresde, et enfin le chargea, en 1806, de représenter l'Autriche à la cour de Napoléon.

L'Autriche était alors dans une triste position ; chassée de l'Italie par Bonaparte, refoulée sur le Rhin par Moreau, elle avait tenté de se relever en s'alliant avec la Russie ; cette coalition avait été brisée à Austerlitz. Napoléon avait largement usé de ses droits de vainqueur ; il avait arraché au vaincu le vieux manteau impérial des Césars ; il avait mis la main sur le sceptre de la Confédération ; il avait pétri et repétri l'Allemagne au gré de sa pensée ; il avait créé des duchés, des principautés, des royautes même. Il avait agrandi le Wurtemberg, la Bavière et le duché de Bade, il avait taillé en plein drap, pour vêtir chacun de ses lieutenants, et tout cela aux dépens de l'Autriche. La Prusse avait voulu remuer à son tour ; d'un bond l'empereur avait coupé en deux, à Iéna, ce frêle et mince état qui rampe comme un serpent le long de la Baltique, et la Prusse avait été démembrée, morcelée et disloquée comme l'Autriche.

(1) Les *Taschenbücher* (livres de poche) sont de petits keepsakes qui se publient annuellement en Allemagne, et renferment quelquefois des pages fort intéressantes.

Dans cet état de choses M. de Metternich devait avant tout chercher à plaire au vainqueur ; il y réussit complètement : on était alors chez nous en plein retour vers les choses d'autrefois. Napoléon avait fouillé les archives pour y déterrer de vieux formulaires d'étiquette. L'antique royauté de Louis XIV semblait renaître avec toute sa splendeur, avec tous ses prestiges, avec toutes ses pompeuses puérités, moins la grâce aristocratique dont on peut bien se passer, mais qui ne s'acquiert pas et fait toujours mauvais effet quand on l'emprunte.

Joignant aux avantages de la naissance la figure la plus séduisante, les formes les plus distinguées, un esprit fin, une parole facile, élégant et somptueux dans les habitudes de sa vie, le jeune ambassadeur d'Autriche eut un succès prodigieux ; on se l'arrachait à la cour, et les princesses même de la famille impériale ne dédaignaient pas ses hommages : bien qu'on fût devenu *collet monté* sur l'étiquette, le puritanisme n'existait qu'à la surface et la couleur du directoire avait déteint sur cette société fardée de l'empire. M. de Metternich sut très bien se plier aux circonstances ; il avait mission de plaire, il s'en acquitta avec un grand zèle ; on ferait des volumes avec le récit de toutes les bonnes fortunes échues ou prêtées au diplomate autrichien ; lisez plutôt les nombreux mémoires enfantés par les célébrités féminines de cette époque ; il n'en est presque pas un qui ne renferme un tendre et gracieux souvenir à l'adresse de M. de Metternich.

Bien accueilli par Napoléon, qui le considérait comme l'expression du système français en Autriche, M. de Metternich fut à même d'étudier cet homme qui faisait mouvoir le monde à son gré, et de deviner parfois les ressorts mystérieux qui lui donnaient à lui-même l'impulsion première. L'ambassadeur insistait alors fortement pour fonder entre la France et l'Autriche un système solide d'assurance mutuelle contre la Russie. L'entrevue d'Erfurth déjoua ses projets ; des promesses furent échangées entre Napoléon et Alexandre. Il fut un instant question de partager l'Europe en deux. L'Autriche, persuadée qu'elle serait sacrifiée, se tourna vers l'Angleterre qui l'engageait à briser le traité de Presbourg en lui promettant des subsides. Les vexations nombreuses qu'avaient eu à subir les populations allemandes commençaient déjà à exaspérer les esprits. L'Autriche jugea le moment venu de tenter de nouveau le sort des armes ; toutefois avant d'éclater elle voulait attendre que Napoléon fût complètement engagé au fond de l'Espagne ; d'immenses levées d'hommes s'organisèrent mystérieusement, M. de Metternich reçut ordre de plaire plus que jamais, et de mentir avec toute l'assurance d'un diplomate. Alors se joua entre le subtil Autrichien et M. de Champagny une partie de finesse dans laquelle ce dernier échoua complètement. Autant les notes officielles de l'Autriche étaient sèches et insignifiantes, autant les notes confidentielles présentées par M. de Metternich respiraient les sympathies les plus ardentes et le dévouement le plus sincère. Napoléon lui-même y fut trompé. Cependant on hésitait encore en Autriche devant une déclaration de guerre. Le 25 mars 1809 M. de Metternich recevait de son ancien patron, le comte de Stadion, alors premier ministre, une lettre ainsi conçue : " Je remarque avec douleur " que l'enthousiasme général tiédit ; je crains bien qu'il ne s'use " à attendre ; fais-toi donc chasser, car ici on ne saura jamais " prendre un parti décisif. " Enfin, le 9 avril, au moment où l'empereur arrivait à la frontière d'Espagne pour relever le trône de Joseph, l'Autriche se décida à passer l'Inn et à commencer les hostilités en attaquant notre alliée la Bavière enrichie de ses dépouilles.

A la première nouvelle de cette agression inattendue, Napoléon accourt à Paris, et furieux d'avoir été joué par M. de Metternich, il ordonne tout simplement à Fouché de le faire conduire à la frontière entre deux gendarmes ; l'ordre était dur, car enfin, s'il fallait toujours dire la vérité, à quoi servirait donc la diplomatie ? Fouché, qui pensait qu'il était bon d'avoir des amis partout, y mit des formes et se contenta de faire escorter la chaise de poste de l'ambassadeur par un capitaine de gendarmerie.

Deux mois s'étaient à peine écoulés et l'Autriche écrasée à Wagram demandait la paix à deux genoux ; le *Moniteur* proclamait que la *maison de Lorraine avait cessé de régner*, déclaration fastueuse, irréalisable, qui n'eut pas de suite, mais que Napoléon devait un jour payer cher. Grâce à l'habileté du comte de Bubna, et surtout grâce aux instances de M. de Metternich déjà rentré en faveur auprès de Napoléon, après de longues conférences à Schönbrunn, la paix fut enfin signée à Vienne. De nouvelles cessions de territoires et d'énormes contributions de guerre furent le partage du vaincu.

C'est à cette époque, en 1810, après la signature du traité de Vienne, que M. de Metternich fut appelé au poste de chancelier-d'État et président du conseil. Autour de lui l'horizon était plus sombre que jamais ; la maison de Lorraine n'avait pas cessé de régner, mais elle avait perdu toute son influence en Allemagne. Napoléon l'avait déjà, pour ainsi parler, réduite à sa plus simple expression par le traité de Presbourg pour agrandir ses vassaux les princes de la Confédération ; le traité de Vienne lui arrachait les derniers débris de sa puissance en Italie. Abattue, épuisée d'hommes et d'argent, pressée de tous côtés par cet immense empire français, qui s'étendait des bords de la Baltique jusqu'aux Pyrénées, l'Autriche semblait avoir définitivement renoncé à toute pensée de recours aux armes.

Dans ces circonstances difficiles, M. de Metternich entreprit de relever son pays, en le rapprochant plus intimement du vainqueur. *Græcia capta ferum victorem cepit* (1).

L'occasion se présenta bientôt ; le chancelier-d'État la saisit habilement. Napoléon, après son divorce avec Joséphine, cherchait alors quelle antique race de l'Europe il appellerait à l'honneur de continuer la sienne ; il penchait pour une sœur d'Alexandre ; le cabinet de Vienne se jeta à la traverse des négociations ; M. de Schwartzberg, alors ambassadeur à Paris, fut chargé de s'expliquer à ce sujet ; un mariage fut proposé, conclu le même jour, et M. de Metternich vint lui-même conduire la fille des Césars dans la couche du soldat triomphant. La Russie fut froissée de cette préférence. La froideur commençait déjà à remplacer les protestations d'Erfurth ; les nuages s'amoncelèrent de ce côté ; la spoliation du grand-duc d'Oldenbourg, les exigences du système continental imposé à la Russie et mortel pour ses intérêts commerciaux, achevèrent de briser l'alliance. Napoléon se résolut à marcher à la dictature universelle, et la guerre fut déclarée.

L'Autriche se tourna naturellement du côté de celui qu'elle jugeait le plus fort, sans toutefois s'engager assez complètement dans la querelle pour s'interdire toute possibilité de métamorphose en cas de défaite. Le traité de Paris, du 14 mars 1812, stipula qu'il y aurait entre S. M. l'empereur des Français et S. M. l'empereur d'Autriche, amitié, union et alliance à perpétuité (jolie mot de chancellerie qui n'engage à rien ; tous les traités se font à perpétuité). L'Autriche dut fournir un contingent de 30,000

(1) " C'est mon mariage avec Marie-Louise qui m'a perdu, " disait Napoléon à Sainte-Hélène.

hommes. Dans la partie secrète du traité, il est dit à l'article 7, qu'au cas d'une heureuse issue de la guerre, S. M. l'empereur Napoléon s'engage à procurer à l'empereur d'Autriche des indemnités qui non-seulement compensent les sacrifices et charges de ce dernier dans la guerre, mais qui soient un monument de l'union intime et durable qui existe entre les deux souverains. La Prusse s'empresse aussi de se jeter à corps perdu dans l'alliance, et 600,000 soldats de toutes les nations de l'Europe passent le Niémen.

Six mois plus tard, de cette immense armée, 40,000 hommes restaient à peine; ces fantômes décharnés, épuisés par la faim, engourdis par le froid, se traînaient à travers l'Allemagne, qui les accueillait partout avec des regards sombres et farouches et se préparait à profiter de notre grand désastre pour secouer le joug. La défection du général prussien d'York venait de livrer notre aile gauche; le général autrichien Schwarzenberg entra à son tour en communication avec l'ennemi et découvrit notre aile droite; Alexandre avait passé la Vistule, le roi de Prusse s'était jeté dans ses bras, et les vaincus d'Iéna couraient aux armes.

L'Autriche intacte, éloignée, moins engagée que la Prusse, procède avec plus de circonspection, et ici apparaît dans tout son jour l'habileté diplomatique de M. de Metternich.

Laissant derrière lui les débris de son armée, Napoléon repaissait à Paris, inébranlable et comme énorgerilli d'avoir enfin à lutter contre la fortune. Il redemande des soldats à la France, et toujours dévouée la France lui donne ses derniers soldats; il repasse le Rhin avec 300,000 hommes, et met en demeure le cabinet de Vienne de remplir les conditions du traité de Paris. M. de Metternich répond que son maître est plus que jamais dévoué à l'empereur, et que l'alliance est éternelle comme les motifs qui l'ont fait naître; en même temps il donne ordre au commandant du contingent autrichien de refuser d'obéir aux instructions qui lui seraient transmises de la part de Napoléon, et 200,000 hommes sont réunis et armés en toute hâte derrière les montagnes de la Bohême. Le cabinet anglais, fidèle à sa haine implacable, dépêche lord Walpole à M. de Metternich, pour lui offrir, s'il veut entrer dans la coalition, la restitution des provinces Illyriennes, le rétablissement du vieil empire germanique, l'Italie toute entière et dix millions de subsides. Le rusé chancelier prête l'oreille à ces propositions, envoie M. de Weissemberg à Londres, sous le prétexte de préparer l'Angleterre à la paix, presse de plus en plus la levée de ses troupes, et enfin poussé dans ses derniers retranchements par M. de Narbonne, qui le somme de s'expliquer, il déclare " que l'alliance a changé de nature, que l'Autriche élève sa simple intervention à l'attitude de médiation armée, que désormais elle va paraître en scène comme partie principale, et qu'elle se met en mesure de soutenir son nouveau rôle en organisant des forces respectables (1)", ajoutant toutefois que cette attitude nouvelle ne détruisait pas le traité de Paris, qu'elle le suspendait seulement afin de donner plus de liberté au cabinet médiateur, pour négocier la paix entre les puissances belligérantes.

Cette position, prise tout-à-coup par M. de Metternich, était d'une haute habileté, sinon parfaitement loyale; de simple allié exposé aux chances de la guerre, le cabinet autrichien devenait l'arbitre de ce vaste différent; arbitre désintéressé en apparence, mais bien disposé à mettre son rôle à profit.

Le traité de Trachenburg venait d'adjoindre à la triple coalition un nouvel ennemi, la Suède; les victoires de Lutzen et de Bautzen, rendues stériles par notre manque de cavalerie, avaient

pourtant relevé un peu nos affaires; un armistice fut conclu à Plesswitz; le cabinet médiateur proposa d'ouvrir un congrès à Prague, sous sa présidence; la Russie et la Prusse, désireuses d'entraîner l'Autriche dans la coalition, acceptèrent avec empressement, et Napoléon, quoique froissé de la prépondérance que s'arrogeait son ancien allié, se résigna aussi à accepter.

C'est à ce moment, quelques jours avant l'ouverture du congrès, qu'eut lieu à Dresde, entre Napoléon et M. de Metternich, cette fameuse conversation qui ne contribua pas peu à amener une rupture de la part de l'Autriche; plusieurs écrivains en ont déjà parlé en la dénaturant. Je regrette que le défaut d'espace ne me permette pas de la donner ici tout entière. En voici quelques fragments que j'emprunte au récit du baron Fain, témoin oculaire.

M. de Metternich s'était rendu à Dresde, porteur d'une lettre particulière de son maître, en réponse aux ouvertures faites par Napoléon; il la remit le 28 juin à l'empereur, dans une audience confidentielle qui se prolongea pendant une partie de la journée. " Vous voilà donc, Metternich! dit Napoléon en le voyant. Soyez le bien-venu, mais si voulez la paix, pourquoi venir si tard? " Nous avons déjà perdu un mois et votre médiation devient presque hostile à force d'être inactive... Je vous ai deviné, Metternich, votre cabinet veut profiter de mes embarras et les augmenter autant que possible, pour recouvrer tout ou partie de ce qu'il a perdu; la grande question pour vous est de savoir si vous pouvez me rançonner sans combattre, ou s'il vous faudra vous jeter décidément au rang de mes ennemis. Vous ne savez pas encore bien lequel des deux partis doit vous offrir le plus d'avantages, et peut-être ne venez-vous ici que pour mieux vous en éclaircir. Eh bien! voyons, traitons, j'y consens, que voulez-vous? "

Cette attaque était vive. M. de Metternich appelle à son aide un attirail complet de phrases diplomatiques. " Le seul avantage que l'empereur mon maître soit jaloux d'acquérir, c'est l'influence que communiquerait aux cabinets de l'Europe l'esprit de modération, le respect pour les droits et les possessions des États indépendants qui l'animent lui-même, etc., etc... — Parlez plus clair, dit Napoléon en l'interrompant, et venons au but; mais n'oubliez pas que je suis un soldat qui sait mieux rompre que plier. Je vous ai offert l'Illyrie pour rester neutre; cela vous convient-il? Mon armée est bien suffisante pour amener les Russes et les Prussiens à la raison, et votre neutralité est tout ce que je demande.

" Ah! sire, reprit vivement M. de Metternich, pourquoi Votre Majesté resterait-elle seule dans cette lutte? Pourquoi ne doublerait-elle pas ses forces? Vous le pouvez, sire, car il ne tient qu'à vous de disposer entièrement des nôtres."

A ces mots le ton de la conversation fléchit, l'empereur conduit M. de Metternich dans le cabinet des cartes. Après un assez long intervalle sa voix s'élève de nouveau: " Quoi! non-seulement l'Illyrie, mais la moitié de l'Italie et la Pologne! et l'abandon de l'Espagne! et la Hollande! et la confédération du Rhin! et la Suisse! Voilà donc ce que vous appelez l'esprit de modération qui vous anime! Au fait, vous voulez l'Italie, la Russie veut la Pologne, la Suède veut la Norvège, la Prusse veut la Saxe, et l'Angleterre veut la Hollande et la Belgique. En un mot la paix n'est qu'un prétexte, vous n'aspirez tous qu'au démembrement de l'empire français! Et l'Autriche, sans coup férir, sans même tirer l'épée, se flatte de me faire souscrire à de telles conditions! Sans tirer l'épée! cette prétention est un

(1) Dépêches de M. de Narbonne.

“outrage! Et c’est mon beau-père qui accueille un tel projet, c’est lui qui vous envoie!... Ah! Metternich, combien l’Angle-terre vous a-t-elle donné pour vous décider à jouer ce rôle contre moi?”

A ces mots insultants, qu’il n’est plus possible de retenir, M. de Metternich a changé de couleur. Un profond silence succède et l’on continue de marcher à grands pas. Dans la vivacité de ses gestes l’empereur a laissé tomber son chapeau, on passe et repasse plusieurs fois devant. Dans toute autre situation, M. de Metternich se serait empressé de le relever... l’empereur le ramassa lui-même... La conversation reprend sur un ton plus calme, et en congédiant M. de Metternich l’empereur a soin de lui dire que la cession de l’Illyrie n’est pas son dernier mot.

M. de Metternich sort le cœur ulcéré; à quelques jours de là le congrès s’ouvre à Prague, le temps se passe en puérides discussions de forme et d’étiquette; l’armistice expire, et le 10 août 1813, la déclaration de guerre de l’Autriche, rédigée et signée par M. de Metternich, vient apprendre à Napoléon qu’il est dangereux de ne pas savoir se dompter soi-même, et que la colère ne remplace pas la force aux yeux clairvoyants d’un diplomate.

Il faut le dire, pour être juste et vrai, Napoléon savait vaincre et imposer des conditions, mais il ne savait pas négocier et surtout il ne savait pas se résigner au rôle de vaincu. Il y a là deux années 1813 et 1814 qui brillent des plus beaux faits d’armes, mais qui présentent de notre côté une déplorable faiblesse sous le rapport diplomatique. Evidemment l’empereur sentait que l’accession de l’Autriche à la coalition allait l’écraser, il avait intérêt à l’empêcher à tout prix de se déclarer contre lui. Le pouvait-il? Ceci est une question que plusieurs ont résolue négativement. Sans doute l’Autriche était peu portée pour lui; sans doute, ainsi que l’avoue M. de Metternich lui-même dans son manifeste, les *alliés et son gouvernement étaient déjà réunis de principes avant que les traités eussent déclaré leur union*. Il y avait dans toutes les populations de l’Allemagne une fermentation si grande, une haine si prononcée contre le nom français, que l’Autriche n’eût pas osé, n’eût pas pu descendre dans l’arène pour combattre à côté de Napoléon. Mais la neutralité de l’Autriche et par suite son intervention directe, active et efficace pour amener la paix entre les contendants, pouvaient-elles s’obtenir? Il suffit d’avoir des yeux pour n’en pas douter. La question à cette époque était une simple question de territoire et rien de plus. Nous champions chez l’ennemi; il était le plus fort et demandait à être débarrassé de nous. Adossés à nos frontières avec les 200,000 hommes qui nous restaient encore, nous eussions dicté la paix; mais Napoléon se faisait illusion à lui-même; après Moscou il parlait du même ton qu’après Austerlitz. Au moment où la France épuisée demandait du repos à grands cris, où chaque victoire nous coûtait des milliers d’hommes qui ne se remplaçaient plus, où nos ennemis se recrutaient sans cesse de troupes fraîches, nous accablaient de leurs masses, et nous refoulaient sur le Rhin, où la trahison éclatait de toutes parts dans nos rangs, l’empereur se raidissait contre la destinée, ambitionnait, comme il l’a dit plus tard, en vrai poète, *la gloire à des revers* et proposait sérieusement à l’Europe armée de traiter avec elle sur le pied du *statu quo ante bellum*, c’est-à-dire de rendre à la Prusse un pays disloqué et sans frontière, à l’Autriche un empire démembré, à l’Allemagne un protectorat onéreux, à la Russie des entraves commerciales. Un instant M. de Metternich lui offre un *ultimatum* ainsi conçu: La dissolution du duché de Varsovie partagé entre la Russie, la Prusse et l’Autriche (Dantzick à la Prusse), le

rétablissement des villes libres de Hambourg et de Lubeck; la reconstruction de la Prusse avec une frontière sur l’Elbe; la cession faite à l’Autriche de toutes les provinces Illiriennes y compris Trieste (1). Napoléon accorde quelques points, mais veut garder Trieste, et exige que Dantzick reste ville libre; bref sa réponse arrive dans la nuit du 10 au 21, le terme de la médiation de l’Autriche a été fixé au 10; le manifeste de M. de Metternich a paru. Il faut en référer à la Russie; il est trop tard.

Après l’horrible boucherie de Leipzig, la déclaration de Francfort et l’invasion de notre territoire, un congrès s’ouvre à Châtillon; Napoléon accepte les bases proposées, mais là encore il chicane sur les détails. Un moment le duc de Vicence reçoit carte blanche pour traiter à tout prix, et éviter une bataille qui est la dernière espérance de la nation; cette bataille a lieu, les miraculeuses victoires de Brienne, de Champaubert, de Montmirail, changent les dispositions de l’empereur. Il écrit à l’instant au duc de Vicence, pour lui recommander de ne rien signer sans son ordre, parce que, dit-il, “seul je connais ma position. — Il faut des sacrifices, lui répond en toute hâte le duc de Vicence, il faut les faire à temps; comme à Prague, si nous n’y prenons garde, l’occasion va nous échapper. Cette négociation, je ne saurais trop répéter, ne ressemble à aucune autre. Elle est même totalement l’opposée de toutes celles que V. M. a dirigées jusqu’ici, nous sommes loin de pouvoir dominer. On ne veut qu’un prétexte, et faute de nous décider à prendre le parti qu’exigent les circonstances, tout nous échappera. Je supplie V. M. de réfléchir à l’effet que produira en France la rupture des négociations et d’en peser toutes les conséquences.”

Ces paroles de M. de Vicence n’étaient que la reproduction exacte des lettres confidentielles que lui adressait M. de Metternich. Le chancelier d’Autriche, il faut lui rendre cette justice, était alors partisan sincère du maintien de la dynastie napoléonienne; ses défiances naissantes contre la Russie et les liens de famille qui unissaient l’empereur à son maître rendaient ce sentiment tout naturel; il voyait grossir l’orage; la prépondérance qu’il avait exercée de l’autre côté du Rhin commençait pour les Bourbons, la Russie penchait de ce côté, et Napoléon luttait encore, exigeant avant tout traité l’évacuation du territoire. “L’empereur Napoléon, disait M. de Metternich, nous fait écrire *des romans*, il ne comprend pas le danger de sa situation.” Enfin Paris ouvrit ses portes au prince de Schwartzemberg, et tandis que François II et son ministre s’étaient arrêtés à Dijon pour ne pas assister à la prise de la capitale où régnait Marie-Louise, l’empereur Alexandre, circonvenu par une intrigue de salon, en présence d’une nation presque indifférente par lassitude, trancha la question de dynastie.

Tant qu’il s’était agi de poursuivre la victoire, l’union des alliés avait été complète. Il n’en fut plus tout-à-fait de même quand il fallut en partager les profits. Chaque puissance reprit alors ses intérêts particuliers, ses sympathies et ses antipathies naturelles. Le papier me manque pour parler au long de ce grand remaniement de l’Europe au congrès de Vienne, interrompu un instant par les Cent-Jours, et continué après Waterloo; la France fut mutilée, la Saxe spoliée, la Prusse bizarrement constituée, l’Italie livrée pieds et poings liés à l’Autriche, la malheureuse Pologne dépécée, la Belgique accouplée de force à la Hollande. L’acte fédératif du 8 juin, réduisant à néant les promesses libérales des proclamations de 1813, reconstruisit pour l’Allemagne le vieil échiquier féodal, et la Russie, s’allongeant à travers la Pologne,

(1) Voir le manuscrit de 1813, par le baron Fain.

étendit ses bras jusqu'à la Prusse. Si bien que l'abbé de Pradt put dire avec raison : " La guerre de l'indépendance de l'Europe contre la France a fini par l'assujétissement de l'Europe à la Russie. Ce n'était pas la peine de tant se fatiguer (1). "

Depuis 1815 M. de Metternich s'est constamment attaché à maintenir son œuvre ébranlée par de fréquentes secousses. Les associations universitaires ne s'étaient pas dissoutes après la victoire, la *Burschenschaft* s'était étendue comme un réseau sur toute l'Allemagne ; l'Italie s'agitait, une tribune s'élevait à Naples, le Piémont renversait son roi, l'Espagne emprisonnait le sien, la Pologne frémissait sous son triple joug, des émeutes ensanglantaient les rues de Paris ; partout les peuples se remuaient. Presque au même instant les deux attentats isolés de deux fanatiques, Sand et Louvel, réveillèrent les rois qui s'endormaient dans leur sécurité, des congrès eurent lieu à Carlsbad, à Troppau, Laybach. Dans ce dernier congrès il fut déclaré aux peuples " qu'il appartient aux souverains seuls d'accorder et de modifier les institutions en ne restant responsables de leurs actes qu'à Dieu. " L'effervescence universitaire de l'Allemagne fut comprimée, la tribune de Naples fermée, le Piémont envahi par l'Autriche, et plus tard, à Vérone, le ministère Villèle se chargea de faire rentrer les cortès dans le devoir. En 1824 la cause des Grecs trouva M. de Metternich hostile. L'homme d'État voyait de loin la Russie déjà si menaçante grandir aux dépens de la Turquie. Les événements prouvèrent qu'il avait bien vu, et lorsqu'en 1829 la Prusse aveuglée frappait des médailles en l'honneur des succès de sa redoutable voisine, M. de Metternich s'occupait activement, de concert avec l'Angleterre, à arrêter Diebitch dans sa marche sur Constantinople.

La révolution de juillet effraya un instant M. de Metternich, et il y avait de quoi ; mais bientôt rassuré par la direction pacifique imprimée à nos affaires, il se résigna d'assez bonne grâce à reconnaître un roi élu. Je ne puis ici que rappeler pour mémoire l'insurrection de la Romagne, l'occupation et l'évacuation d'Ancone par nos troupes, et puis enfin ce dernier et récent traité qu'on dit signé à Londres entre l'Autriche, la Prusse, l'Angleterre et la Russie contre le pacha d'Égypte et à l'exclusion de la France. S'il est vrai, comme l'annonce la *Gazette d'Augsbourg*, que cette nouvelle coalition se soit formée sous l'instigation du cabinet de Vienne, j'avoue que j'ai peine à comprendre M. de Metternich. Comment ! lui qui pénétrait si bien en 1824 les projets de la Russie ; lui qui aime tant la paix, et qui fait avec tant de zèle la police de l'Europe ; lui qui sait qu'il ne reste plus guère en Allemagne d'autre *gallophobe* que lui-même et M. Menzel, que par conséquent une guerre contre la France ne serait plus une guerre de nationalités, mais bien de principes, et que le premier coup de canon tiré sur le Rhin ferait voler en éclats le fragile édifice bâti par le congrès de Vienne ; lui, l'homme sage, prudent, habile, s'exposer de gaieté de cœur à de tels dangers ? Que voulez-vous ? M. de Metternich n'est plus jeune, il pense peut-être que l'Europe est encore un peu fatiguée, et il pourrait bien nous répondre, comme il fit un jour à un savant allemand qui lui reprochait de s'être trop occupé de régler, surveiller, immobiliser le présent, et pas assez de préparer l'avenir : " *Après moi le déluge !* "

## SIMPLE HISTOIRE D'AMOUR.

### I. — MARIE.



U milieu d'une agreste vallée, sur les bords d'un lac aux eaux limpides et claires s'élève une chaumière modeste ; le lierre qui tapisse ses murailles, lui donne un aspect riant et champêtre, et derrière la cabane s'étend un vaste jardin, abrité par une roche antique, que battent inutilement les vagues de la mer.

Sous un vieux saule est assis un beau vieillard, remarquable par sa longue chevelure blanche et par la sévérité empreinte sur ses traits, il tient son regard tendrement attaché sur une jeune fille occupée à soigner ses fleurs et ses oiseaux. Une couronne de lisérons est posée négligemment sur les cheveux blonds

de l'enfant, sa démarche est flexible et lente, son sourire doux et triste, et, sous les cils abaissés de ses grands yeux bleus, on voit se former une larme mystérieuse, qu'elle s'empresse de dérober à la tendresse attentive du vieillard.

Cette jeune fille se nomme Marie ; près d'elle est couché un bel épagnoul aux longues soies, à l'œil vif et intelligent ; tout à coup il dresse l'oreille, se lève et part comme une flèche en apercevant un nouveau personnage qui vient de se montrer à l'extrémité de l'avenue.

Cet homme pouvait avoir soixante ans ; il était grand et maigre ; la fatigue, plus que les années, avait altéré son visage naturellement doux et bienveillant. A son aspect la jeune fille oublia ses fleurs pour courir à sa rencontre, et le vieillard assis sur le banc de gazon fit un mouvement pour se lever à son approche, mais celui-ci s'y opposa.

— Bonjour, monsieur Bernard, dit Marie en étendant sa main blanche et petite vers celle du nouveau venu, qui s'empressa de la serrer dans les siennes et répondit.

— Que Dieu et les anges, dont vous êtes la sœur, soient avec vous mon enfant.

Ce vieillard était recteur dans la petite ville de Kergolec. Quant au père de Marie c'était un pauvre fermier, plein de sens,

(6) M. de Pradt, *Congrès de Vienne*, tome 1, page 362.

d'esprit naturel, de véritable dévotion ; trop intègre pour s'enrichir par des moyens suspects, il aurait été réduit par de précoces infirmités à la misère la plus profonde, si les propriétaires du château dont il avait fait valoir les terres pendant vingt années ne l'eussent autorisé à résider dans une petite maison voisine de leur domaine et à tirer parti pour sa subsistance de quelques arpens de terrain, jusqu'alors restés en friche.

La visite du vieux prêtre était pour le fermier Morin et pour sa gracieuse fille Marie, un événement heureux, sans pourtant être rare.

Aussi Marie s'empressa-t-elle de mettre devant les deux vieillards, à l'ombre du grand saule, une petite table qu'elle recouvrit d'une nappe d'une blancheur de neige, de fruits, de crème et de fleurs. Ses apprêts terminés, la douce enfant vint prendre place entre son père et le recteur.

Le repas et l'après-dîner se passèrent dans une intime et pieuse causerie. Puis, lorsque la nuit commença à descendre et à envelopper le paysage et qu'on entendit confusément mourir par delà les landes spacieuses, les agitations de la cité, le recteur se leva pour prendre congé de ses hôtes, et Marie s'offrit à l'accompagner, ils prirent tous deux, à travers les clos et les bois, le sentier du presbytère.

Marie, après s'être séparée du recteur, qui lui donna le bonsoir et sa bénédiction, reprit, sérieuse et pensive, le chemin de sa chaumière en suivant les contours d'un ruisseau, dont l'eau mourante se mêlait au bruit des glayeurs et des ménuphars en fleurs, agités mollement par la brise du soir, son âme était enlevée tout entière dans une rêverie profonde.

Au détour du sentier, une main vint se poser doucement sur la sienne et ces mots furent plutôt entendus de son cœur, qu'ils ne parvinrent à son oreille.

— C'est vous, Marie ?

— Gabriel ! dit-elle en tressaillant et en pressant avec vivacité la main qui était venue à sa rencontre.

— Ma douce Marie, quel bonheur quand je te vois, mais quelle sombre amertume, lorsqu'il faut me séparer de toi... tu es ma seule amie, mon unique compagne, ma seule consolation en ce monde. Oh ! Marie, ne m'abandonne jamais, conserve-moi pur, ardent, inaltérable cet amour que tu m'as promis, que tu m'as juré. Cet amour maudit de tous, mais que je bénis, moi, et sans lequel je ne pourrais vivre.

— Maudit ! répéta involontairement Marie, dont les yeux se remplirent de pleurs.

— Oui, maudit, condamné, regardé comme un crime, comme une mésalliance ! je n'ai que dix-huit ans, Marie, et ne puis briser les chaînes de famille qui font de moi, non un enfant, non un homme, mais un esclave, mais une victime. Ma mère, hautaine, impérieuse, ne saurait comprendre mon cœur, elle se rit de mes tourmens et de mes larmes.

Un pâle rayon de la lune vint en ce moment éclairer la figure du jeune homme et ses grands yeux noirs, attachés amoureuxment sur la tête blonde et charmante de Marie. Tous deux restèrent ainsi mornes et silencieux.

Mais pendant qu'ils étaient plongés dans une même et triste pensée, ils en furent tirés par l'apparition d'une forme humaine qui se dressa soudain devant eux.

Pâles et saisis d'effroi, ils ne purent faire un seul mouvement. La belle tête de Marie, restait appuyée sur la poitrine de Gabriel.

C'était la mère du jeune homme, c'était madame de Rambert.

Elle s'avança et saisissant Marie avec violence, elle l'attira brusquement vers elle.

— Arrêtez, ma mère, s'écria Gabriel d'une voix déchirante.

— Non, dit madame de Rambert, d'un ton rude et menaçant, ne vous ai-je pas défendu déjà de vous trouver ensemble ? Vous respectez je le vois, les ordres de votre mère, et vous, ajouta-t-elle en jetant à Marie un regard, vous l'encouragez dans ses actes de rébellion. Mais je veux que l'on m'obéisse. Vous, mon fils, suivez-moi !

— Oh ! Je vous en conjure, dit Gabriel suppliant, ne soyez pas inexorable. Ma mère, ne me séparez pas de Marie.

— Suivez-moi, je l'ordonne, et ne prononcez jamais en ma présence le nom de cette fille.

— Oh ! madame, c'en est trop, vous êtes cruelle, implacable... Eh bien ! puisque ni larmes ni prières ne peuvent vous fléchir, puisque vous sacrifiez votre enfant à une stérile et misérable ambition, soyez satisfaite, vous n'aurez plus de fils, je renonce à tout ; je quitte aujourd'hui même le château et vous laisse seule, seule avec les regrets qui ne manqueront pas de vous assaillir, avec le remords qui vous attend !

— L'ai-je bien entendu ! s'écria madame de Rambert au comble de l'exaspération, est-ce bien à moi que vous osez tenir un pareil langage ! Vous n'êtes plus rien pour moi, mais je n'abdique pas pour cela mon autorité sur vous. Quant à cette fille, dit-elle en montrant Marie, dès demain son père sera renvoyé de la demeure qu'il occupe, comme indigne de ma charité.

— Madame, madame ! s'écria Marie, en tombant à genoux, grâce, pitié pour mon père.

— Ni grâce, ni pitié, je vous chasse, et vous, enfant rebelle, je vous maudis !

En disant ces mots, cette femme prit le bras de Gabriel, et, l'entraînant avec une force surnaturelle, elle ajouta :

— Venez, je vous l'ordonne !

La pauvre Marie, regarda la mère et le fils s'éloigner avec un muet désespoir, avec une inexprimable douleur ; puis sa tête pâle, s'inclina, ses jambes chancelèrent ; elle essaya de se retenir à quelque objet dans le vide et tomba évanouie.

## II. — LE RECTEUR.

Le château de Rambert, qui s'élevait au bord de l'océan, était sur une des côtes de Bretagne, entouré de hautes roches escarpées. Le site était des plus grandioses. D'un côté, on voyait une grève qui se trouvait située à peu près à mi-chemin de la chaumière de Morin et du château. La baie était formée par deux promontoires. Sur le sommet de l'un s'élevait une croix en fer. C'était le tombeau de l'ancien seigneur, M. de Rambert. Sur l'autre rive, à l'embouchure d'un petit fleuve, un manoir gothique jonchait une falaise de moellons brisés et de granit en ruine.

Une multitude d'éperviers et de martinets habitaient les lézardes des murailles et leurs cris sauvages se mêlaient à ceux du goëland et aux plaintes mélancoliques du courlieux.

C'était là que Gabriel était né, c'était au milieu de cette nature sauvage que l'enfant, devenu homme, avait puisé un caractère rempli de poésie et de tristesse. Gabriel avait bu tout jeune encore à l'amer calice des douleurs de familles. Jamais madame de Rambert n'avait eu une caresse pour son unique enfant ; elle le tenait éloigné d'elle par une froideur extrême, ne lui parlant jamais qu'avec dureté. Aussi Gabriel avait-il toujours éprouvé, en présence de madame de Rambert, une sorte d'effroi ; tout petit,

lorsqu'il se roulait sur un gazon fleuri aux pieds de sa nourrice, et qu'il riait de ce rire si bon et si joyeux de l'enfance, la voix seule de sa mère arrêta sa joie.

M. de Rambert lui-même était mort à peine, sous le joug de sa femme, car il était trop bon pour se révolter contre un aussi odieux caractère et s'était contenté de souffrir en silence. Le seul regret qu'il eut en mourant, fut de laisser son fils sous l'autorité tyrannique de madame de Rambert, qui n'avait jamais considéré la maternité que comme un devoir.

Gabriel reporta tout son amour, toutes ses affections vers l'étude. Il devint soucieux, rêveur et mélancolique. Cependant une douce enfant, la fille du fermier Morin, était venue adoucir ses pensées, elle avait compris les mystérieuses douleurs de cette âme tristement repliée sur elle-même et souvent ils s'étaient rencontrés sur les falaises, où ils allaient cueillir des plantes et des fleurs.

Gabriel s'élançait de roc en roc, pour respirer la brise marine et son œil suivait au loin quelque navire cinglant en pleine mer.

Il appelait alors Marie pour qu'elle vint jouir avec lui de cet admirable spectacle.

On ne voyait pas sans plaisir ces deux enfants, si beaux, se rechercher par un vague instinct, et l'on devinait qu'un sentiment plus ardent pourrait les unir un jour. Madame de Rambert ne s'était d'abord aucunement inquiétée de la liaison qui se formait entre son fils et la fille de Morin, mais quand elles les vit grandir sans que leur attachement parût s'affaiblir, elle commença à prendre de l'ombrage de cette innocente amitié, qui s'était changée, sans que les enfants s'en aperçussent eux-mêmes, en un pur et saint amour.

La séparation violente à laquelle madame de Rambert les condamna remplit le cœur de Gabriel d'amertume et de désespoir.

La douleur de la jeune fille fut telle, qu'elle ne sut pas cacher ses souffrances, et le recteur, qui l'avait en quelque sorte élevée, s'aperçut du changement qui s'était fait en elle ; il lui en demanda la cause, et la pauvre enfant s'empressa de verser les peines de son cœur dans le sein de son vieil ami.

Les deux enfants se voyaient quelquefois, car Gabriel trompait la vigilance de madame de Rambert, et s'échappait du vieux manoir pour aller retrouver Marie.

Nous avons dit comment il fut surpris par sa mère, qui l'entraîna loin de Marie, sans daigner jeter un regard sur l'infortunée qu'elle laissait mourante derrière elle.

Lorsqu'il rentra au château, Gabriel tomba sur un fauteuil comme une masse inerte, la fièvre le dévorait. En remarquant sa figure pâle, ce cercle bleuâtre qui entourait ses yeux fatigués, tous les signes d'un vif désespoir, d'un profond accablement, madame de Rambert ressentit comme une atteinte de pitié, lui prit la main et la trouva brûlante :

— Vous souffrez ? lui dit-elle.

— Beaucoup.

— Il faut prendre un peu de repos, vous n'y songerez plus demain.

— Demain et toujours ; mon mal est de ceux dont on ne guérit pas !

La maladie fit en effet des progrès rapides, la fièvre s'accrut d'heure en heure et le délire se déclara. Le médecin, appelé et interrogé par madame de Rambert, hocha la tête d'un air de doute et se borna à constater que Gabriel était dans un grave péril.

Quant à Marie que nous avons laissée inanimée au milieu de la campagne, elle fut tirée de son évanouissement par Fox, son bel

épagueul, qui, s'impatientant de ne la voir pas revenir, s'était mis à sa recherche et essayait de la rappeler à elle par ses cris plaintifs.

Marie prodigua les plus tendres caresses à cet ami fidèle et regagna péniblement sa chaumière.

Le lendemain, il n'était bruit dans tout le pays que de la maladie de Gabriel. Le bon recteur, pensant au désespoir de Marie, s'achemina de bonne heure vers la maison du fermier Morin, où régnait une profonde désolation, car, le matin, madame de Rambert, fidèle à sa promesse, avait envoyé signifier l'ordre au père et à la fille, de sortir de suite de la modeste demeure qu'ils tenaient des bontés de sa famille.

— Eh bien ! mon vieil ami, dit Morin, qui ne pouvait retenir ses larmes, me voilà, à mon âge, chassé de la demeure où j'ai passé mon existence ; que vais-je devenir maintenant ? . . . Et ma pauvre Marie qui pleure et se désespère !

— Ne vous affligez pas ainsi, mon ami ; le presbytère ne vous est pas fermé et vous pouvez vivre près de moi.

— Comment reconnaître jamais toutes vos bontés, monsieur le recteur ; quoi vous daigneriez m'offrir un asile auprès de vous ?

Pour toute réponse, le recteur serra la main de Marie en lui disant :

— Venez !

— Oh ! oui, mais avant tout, permettez-moi d'adresser un dernier adieu à ces lieux chéris, au vieux saule qui m'a tant de fois protégé de ses ombrages ; aux fleurs aimées de Marie, à cette chambre où ma femme est morte, où ma fille est née.

L'affliction de Marie était muette et silencieuse, ses traits étaient mornes et abattus, le recteur la contempla avec émotion.

— Mon enfant, ma douce Marie, ne vous affligez pas ainsi, montrez-vous dociles aux volontés de Dieu, et soyez forte contre le malheur.

— Mon père, mon ami, dit Marie en saisissant la main du recteur, Gabriel se meurt et je ne le verrai plus !

— Je vous promets d'aller le voir et de vous donner de ses nouvelles ; mais il faut être plus raisonnable, regardez donc votre père, il souffre aussi, lui.

— Mon pauvre père ! et c'est moi qui en suis cause ; pardonnez-moi, mon père, pardonnez à votre fille infortunée !

— Te pardonner, enfant, mais n'es-tu pas l'ange aimé du vicillard ? Va, ma fille, point de pardon, mais la bénédiction de ton vieux père.

Le bon prêtre, après avoir établi ses nouveaux hôtes au presbytère, les quitta pour aller voir Gabriel.

On introduisit le digne recteur auprès du malade, qui ne le reconnut pas. Madame de Rambert éprouvait pour la première fois de sa vie un sentiment de crainte et de pitié ; elle se tenait debout au chevet de son fils ; mais, malgré la peine qu'elle éprouvait à la vue de ses souffrances, son orgueil était révolté d'entendre Gabriel appeler incessamment Marie et lui prodiguer les plus doux noms ; elle aurait voulu pouvoir lui imposer silence, mais elle n'avait nul ascendant sur l'imagination du malade, qui, sans reconnaître sa mère, frissonnait encore à sa voix.

Le docteur entra sur ces entrefaites et madame de Rambert sortit pour donner quelques ordres. Alors le médecin se trouva seul avec le prêtre.

— N'est il donc aucun espoir de le sauver ? demanda M. Bernard.

— Je le crains ; car c'est le cœur qui est malade plus que le corps, et nous ne pouvons rien contre cela. Si l'on connaissait

la cause de cette peine qui le tue, il y aurait peut-être quelque espérance.

— Je la connais, murmura le recteur.

— Eh bien ! monsieur, dites-la moi, si vous me jugez digne de votre confiance.

M. Bernard confia au médecin l'amour de Gabriel et de Marie, tout en lui laissant entrevoir que le rapprochement des deux jeunes gens était impossible, séparés qu'ils étaient par une inflexible volonté.

— Je vous le dis à regret, reprit le médecin, après la confiance que vous venez de me faire, si la jeune fille ne se montre pas aux yeux du malade, si on ne lui laisse pas entrevoir une lueur d'espérance, il est perdu.

— Je connais le caractère altier de cette femme, elle n'y souffrira jamais.

— Il y aurait peut-être un moyen, fit observer le médecin ; ce serait de l'amener cette nuit à l'insu de madame de Rambert. Je serai seul auprès du malade, et je suis persuadé que la vue de la femme qu'il aime produirait une crise heureuse.

Le recteur éprouva quelque hésitation à devenir le complice de ce stratagème ; mais la gravité du péril où se trouvait Gabriel triompha de ses scrupules et de ses irrésolutions.

### III. — UNE MÉCHANTE MÈRE.

Une brume épaisse voilait la côte, le vent soufflait avec furie et des torrens de pluie retentissaient aux vitres du presbytère.

Cependant, malgré cette nuit horrible, deux personnes en sortirent ; l'une était recouverte d'un long manteau, l'autre d'une cape grise. Tous deux s'aventurèrent dans les landes désertes. La tempête chassait les courlieux, qui cherchaient un refuge dans les bruyères en faisant entendre leurs plaintes monotones. L'eau tombait à flots sur la tête des deux voyageurs et ruisselait de leurs vêtements ; leur marche était pénible, à travers un chemin semé de quartiers de roche, détachés par la fureur de l'ouragan. Les deux voyageurs semblaient ne rien voir et ne rien craindre : c'était le recteur et Marie.

Après une longue route de fatigue et de périls, ils arrivèrent à la porte du château. Leurs vêtements étaient lourds de pluie, mais aucun des deux ne se plaignait.

Ils n'eurent pas besoin de sonner pour se faire ouvrir, un domestique de confiance avait été placé par le médecin pour guetter leur arrivée, et aussitôt qu'ils se présentèrent, il les introduisit dans la maison.

Après avoir traversé, au sein du plus profond silence, de longs corridors, ils arrivèrent dans une grande pièce froide et noires, qui précédait l'appartement de Gabriel. Au moment où ils se disposaient à pénétrer dans cette pièce, une femme se dressa devant eux, et Marie ne put retenir un cri de terreur en reconnaissant madame de Rambert.

Celle-ci demeura elle-même pâle et muette, mais la colère et la fureur éclataient dans ses yeux.

Enfin l'irritation qui grondait sourdement au cœur de madame de Rambert éclata. N'étant plus maîtresse d'elle-même, elle osa proférer des mots outrageants devant le recteur.

— Madame, lui dit ce dernier d'un ton grave et digne, la colère nous fait oublier trop souvent ce que nous nous devons à nous-même ; je me plais à croire que si vous étiez plus calme, vous retracteriez sur-le-champ les mots odieux tombés de vos lèvres.

En me voyant avec Marie, vous auriez dû penser que moi seul suis le coupable. C'est moi qui l'ai guidée jusqu'ici.

— Monsieur le recteur, vous auriez dû me consulter, il me semble, avant d'amener cette fille dans ma maison, d'où je vais la faire chasser, si elle ne la quitte à l'instant même.

— Madame, dit à son tour Marie, tremblante d'émotion, mais avec un accent de noblesse : je sais que vous avez le droit de me chasser de chez vous, mais je sais aussi que mon devoir m'y appelle et m'y retient, puisque les jours de votre fils sont en danger. Ma volonté, madame, sera aussi inflexible que la vôtre, car je la tiens de Dieu !

— C'en est trop, reprit madame de Rambert ; oser me braver en face ! Pas une minute, pas un mot, sortez, ou je ne répondrais pas de ma fureur.

— Madame, reprit Marie en tombant à genoux, humble et brisée, fondant en larmes ; oubliez mes paroles, si elles ont pu vous offenser ; mais, au nom de tout ce que vous avez aimé sur la terre, laissez-moi voir Gabriel pour la dernière fois. Au nom de votre fils, que l'on dit mourant, laissez-moi pénétrer jusqu'à lui ; laissez-moi contempler ses traits chéris, presser une fois encore sa main dans la mienne, la couvrir de mes larmes et de mes baisers, et je vous bénirai, madame, et je ferai ensuite ce que vous ordonnerez.

— Ai-je montré assez de patience ! Allez, mademoiselle, je ne veux pas recevoir dans la noble demeure de mes aïeux une créature éhontée, une fille perdue.

Et en prononçant ces mots, la méchante femme repoussa avec violence Marie, qui était toujours à genoux devant elle.

— Horreur ! s'écria une voix indignée et sombre, que l'on eût prise pour celle d'un fantôme.

Un homme se précipita vers Marie, dont il essaya de soulever la tête, puis il dit, en appuyant sur ses genoux cette tête adorée :

— Marie, ma belle Marie, réponds à ton frère, à ton ami : c'est moi, c'est Gabriel qui te tient sur son cœur, qui te supplie de lui répondre. Elle ne m'entend pas, mon Dieu, serait-elle morte ? Anathème sur vous, ma mère, car c'est vous qui l'avez tuée !

Quelques détails sont ici nécessaires pour expliquer l'apparition de Gabriel et de madame de Rambert : celle-ci, tourmentée de l'état alarmant de son fils, était sortie de son appartement pour passer dans celui de Gabriel ; mais le médecin, qui comptait sur la promesse du recteur et qui l'attendait, l'avait rassurée de son mieux en lui disant qu'elle pouvait se retirer, que si le danger était plus pressant, il aurait soin de la faire avertir. Elle se retira donc, confiante en cette promesse, et elle allait franchir la dernière pièce, lorsqu'elle fut frappée de stupeur à la vue de Marie et du recteur, conduits par un valet.

Pendant que cette scène se passait, la voix de Marie reconnue par Gabriel, avait fait vibrer toutes les cordes de son cœur ; la raison lui était revenue ; le docteur, qui suivait avec anxiété toutes les phases de cette crise favorable, vit avec joie qu'il ne s'était pas trompé en pensant que cette secousse, ce bonheur inespéré le rappellerait à la vie. Ils écoutèrent donc tous deux ce qui se passait dans l'autre pièce ; en entendant la façon horrible dont madame de Rambert traitait la douce jeune fille, Gabriel, ne pouvant plus maîtriser son indignation, conjura le médecin de l'aider à se vêtir, et c'est alors qu'il apparut comme un reproche vivant devant sa mère consternée. Cependant l'orgueil impitoyable de cette femme ne céda pas.

Elle voulut s'avancer pour retirer Marie des bras de Gabriel, mais le recteur étendit la main vers elle en disant :

— Arrêtez, madame ; Dieu punit les mères sans entrailles et les cœurs dénaturés !

Et le vénérable prêtre, penché sur Marie, répandait des larmes sur son visage livide et son front inanimé, Gabriel avait oublié son mal pour ne penser qu'à celle qui souffrait par amour pour lui, et madame de Rambert contenait sa rage impuissante.

Enfin Marie ouvrit les yeux, elle les porta autour d'elle d'un air égaré. Des paroles incohérentes sortirent de ses lèvres ; elle ne reconnut aucun de ceux qui l'entouraient, et voulut fuir comme si elle se fût crue menacée.

— Vous voyez votre ouvrage, ma mère, dit Gabriel d'une voix remplie de larmes, vos vœux seront bientôt exaucés ; vous n'aurez plus d'enfant !

Madame de Rambert, toujours froide et impassible, sourit ironiquement, se leva et sortit.

— C'est moi, Marie, continua le jeune homme, en l'entourant de ses bras ; c'est Gabriel.

— Gabriel. . . Oh ! oui, je me souviens, murmura la pauvre enfant en portant la main à son front, comme pour y chercher un souvenir. Ange du ciel, continua-t-elle en se mettant à genoux ; ange du ciel, je vous confie la vie de mon bien aimé ; qu'il vive encore de longues années ; mais faites que là-haut, où j'irai l'attendre, nous soyons réunis pour toujours.

La raison un moment égarée de Marie lui revint ; elle reconnut le recteur, elle reconnut Gabriel ; elle sentit sa main qui pressait tendrement la sienne, elle entendit sa voix qui lui disait :

— Sois tranquille, désormais, ô ma douce Marie, je veux vivre pour t'aimer toujours. Reçois le serment d'éternel amour que je te fais devant notre digne et saint pasteur.

— Pauvres enfans, dit M. Bernard, Dieu reçoit cette promesse, mais il exige qu'ici-bas la volonté des parens soit respectée.

IV. — FOLLE.

Depuis ce jour, Marie et Gabriel, se conformant aux conseils du recteur, avaient évité soigneusement toute occasion de rapprochement ; mais, éloignés l'un de l'autre, leur cœur étaient unis par une seule et même souffrance. Pour Gabriel, ce n'était plus que le fantôme de lui-même ; ses grands yeux noirs étaient fixes et sans vie ; une pâleur mate marbrait son visage. On le voyait errer dans la campagne, sans but, sans espoir ; souvent il franchissait, avec une terrible imprudence, les roches les plus escarpées ; son âme se nourrissait de mélancolie.

La nuit, quand le ciel était bien sombre, et qu'aucune étoile ne brillait, Gabriel quittait silencieusement le château et cotoyait un vieil étang qui conduisait au presbytère ; là, du sein d'épais taillis il aimait à contempler la demeure solitaire de Marie ; quelquefois, il l'apercevait se mettant en prière près de la croisée, et il la regardait avec amour. Il lisait sur sa figure pâlie toutes ses souffrances, et il confiait à la brise embaumée mille baisers pour les lui porter. Parfois un sanglot s'échappait de la poitrine de Marie ; il se mêlait au vent et au parfum des fleurs, et tombait sur le cœur de Gabriel comme une rosée bienfaisante.

Gabriel avait découvert un petit oratoire au plus profond des bois. Au dessus d'un autel mutilé, on remarquait une niche, et dans cette niche, une pauvre statue de la vierge Marie. Des rameaux de lierre pendaient en festons au porche de la chapelle. — Depuis qu'il avait découvert cette retraite profonde et ignorée, il ne se passait pas de jour qu'il n'y allât prier et pleurer ; il ornait

de fleurs fraîches cueillies le front de la mère des anges, et il l'implorait pour celle qui portait son nom.

Un jour, Gabriel était assis sur les marches de l'autel ; la tête appuyée dans ses mains, il n'entendait autour de lui que le murmure de la fontaine, le chant des oiseaux, le bruit de la mousse, et la plainte insaisissable du vent.

Enseveli dans une profonde rêverie, il n'avait pas encore été renouveler les fleurs de la madone, comme il le faisait chaque jour. Il se leva pour remplir ce pieux devoir ; mais qu'elle fut son étonnement lorsqu'il vit qu'une autre main avait tressé une couronne et en avait paré la statue ! Une voix secrète prononça dans son cœur le nom de Marie. Alors il se prosterna au pied de l'image sainte pour la bénir du bonheur qu'il recevait d'elle.

Un léger frôlement vint le tirer de son extase : il se retourna, c'était la jeune fille.

— Vous ne m'attendiez pas en ce lieu, Gabriel ; mais, dans une course lointaine au milieu de ces solitudes, j'ai pensé que vous veniez souvent rêver à la pauvre Marie, et en voyant l'image de la sainte Vierge ornée de fleurs des champs, je n'ai pas douté un instant qu'elle ne l'eût pas été par vous ; j'ai voulu vous revoir une dernière fois.

En disant ces mots, la voix de Marie avait quelque chose de si triste, que des larmes involontaires vinrent aux yeux de Gabriel. Elle continua :

— Oui, la volonté de votre mère doit être sacrée, le digne recteur nous l'a dit, eh bien ! je suis venue moi-même vous supplier de vivre et d'oublier la pauvre Marie ; ne demeurez pas ainsi seul, éloigné du monde, cela ne convient ni à votre âge, ni à votre rang, ni à votre fortune ; cherchez des distractions dans l'étude et dans les voyages.

— Tu veux que je t'oublie, mon ange aimé ; mais oublie-t-on Dieu ? Non, jamais c'est impossible ; je me soumetts, pour le repos et le bonheur de ton vieux père, à la volonté de ma mère, car elle nous envelopperait tous trois dans son ressentiment. Mais tu es l'épouse de mon cœur ; tu le seras en ce monde et dans l'autre.

Et, en parlant ainsi, il plaça, sur le front pur et blanc de Marie la couronne de bruyère destinée à la sainte Vierge.

— Est-ce ainsi que ma volonté est respectée ? dit une voix sévère. . . . Fils indigne, je reconnais bien là votre soumission ; devant moi vous tremblez, mais ici, loin des yeux du monde, vous vous livrez à votre passion insensée, à l'impur et sal amour qui vous domine ; mais patience ! je vais mettre fin à cette désobéissance effrontée !

Gabriel releva son front sous cette injure :

— Ma mère, dit-il d'une voix ferme, vous vous êtes fait un jeu jusqu'à présent, d'inquiéter ma vie, de briser mon bonheur ; enfant, je n'ai reçu de vous ni encouragemens, ni baisers ; vous m'avez toujours tenu éloigné de votre cœur comme de votre personne. Le seul être au monde qui ait su comprendre mon âme et compatir aux souffrances de mon isolement, vous l'éloignez de moi, Je suis seul dans ce château comme en un désert. Soyez donc satisfaite, et cessez de nous maudire. . . . Ne poursuivez plus Marie de vos injustes reproches, laissez là, laissez son vieux père finir ses jours près de celui qui, plus humain, les a recueillis, lorsqu'ils furent chassés par vous. Moi je pars !

Le ciel s'était, sur ces entrefaites, couvert d'épais nuages, le vent passait comme une plainte sur la vieille chapelle et s'allait perdre dans la cime grondante des arbres. Le tonnerre roulait avec fracas, les éclairs sillonnaient la nue sans interruption. Les oiseaux, épouvantés, venaient chercher un refuge sous les murs

délabrés de la chapelle, en poussant de petits cris plaintifs.

A ce moment, que tant de circonstances extérieures contribuaient à rendre solennel, Gabriel prit la main frémissante de Marie, l'attira vers lui, puis, la faisant agenouiller à ses côtés devant l'image de la Vierge :

— O sainte Marie, mère des affligés et gardienne des sermens, dit-il, d'une voix pleine et forte, je te prends ici à témoin de n'avoir jamais, d'autre épouse que Marie.

Puis, se relevant, il s'élança hors de la chapelle.

Et, avant que les deux femmes fussent revenues de leur surprise et de leur émotion, Gabriel avait disparu.

La pluie tombait à torrents et l'on entendait le craquement des chênes brisés par la tourmente. Cependant Marie et madame de Rambert s'étaient précipitées toutes deux hors de laasure qui les protégeait contre l'orage pour courir sur les pas de Gabriel. Elles parcouraient les sentiers des falaises. Les arbres les couvraient de mousse et de branches mortes, mais rien n'arrêtait leur course précipitée ; elles s'élançaient sur les rochers les plus escarpés pour tâcher de découvrir au loin l'objet de leurs recherches ; enfin, accablées de fatigue et de lassitude, elles venaient d'atteindre le sommet d'une haute montagne, la mer grondait encore sourdement à leurs pieds, mais le ciel s'était éclairci et la pluie avait cessé. Les yeux de Marie se portèrent vers l'immensité de l'océan, elle poussa un cri affreux et, montrant de la main un des côtés de la mer, elle s'écria :

— Là ! là ! voyez madame..

C'était un navire qui mettait à la voile, Marie avait reconnu sur le pont son bien-aimé. Madame de Rambert l'aperçut à son tour et toutes deux poussèrent des sanglots déchirants. Agenouillées sur la crête du rocher, elles tendirent leurs bras suppliants et leurs mains jointes vers le navire : mais vœux superflus, inutile désespoir, Gabriel ne les entendait pas ; il les aperçut cependant et leur adressa un dernier signe d'adieu, puis il couvrit sa figure de ses mains ; et le vaisseau, s'éloignant avec rapidité, ne tarda pas à disparaître dans la profondeur de l'horizon.

— Oh mon Dieu ! dit Marie, je ne le verrai plus !

Un éclair d'égarement passa dans ses yeux ; elle regarda madame de Rambert comme quelqu'un qu'elle ne connaissait pas, et se mit à chanter d'une voix lente et triste.

Pardonnez-moi mon Dieu ! s'écria madame de Rambert, elle est folle !

Quelques larmes mouillèrent ses yeux et par un sentiment inconnu jusqu'à ce moment de son cœur, elle pris le bras de la pauvre fille, qui se prit à lui sourire en disant :

— Tu pleures, toi... tu es bonne ! car les méchants n'ont point de larmes.

#### V. — LE DERNIER BAISER.

Peindre la douleur qui éclata au presbytère lorsque madame de Rambert amena Marie, blanche comme un linceul, serait impossible ; le vieux père Morin couvrit sa fille de baisers en l'appelant des noms les plus doux. Ce fut en vain ; Marie était folle, folle d'amour, folle de dévouement, folle de douleur ! Son bel épagnoul la suivait en tous lieux ; ami fidèle, il était devenu un gardien vigilant ; on eût dit que l'intelligent animal comprenait que la pauvre jeune fille, privée de raison, ne pouvait plus se guider seule.

Elle se plaisait à parer sa belle chevelure blonde d'une couronne de bruyère, car une lueur de souvenir, glissant à travers son intelligence éteinte, lui rappelait que Gabriel lui en avait donné une semblable.

Le bon recteur ne la quittait pas non plus ; il la suivait aussi dans ses courses au travers des forêts et des landes. Bien souvent Marie se rendait jusqu'à la chapelle gothique où, pour la dernière fois, elle avait vu son ami : alors elle se mettait à genoux sur les marches usées et priait. Sa figure avait pris une teinte blanche comme le marbre, ses longs cheveux retombaient confusément sur ses épaules, auxquelles ils servait de voile. L'air inspiré qui illuminait son regard lui donnait de la ressemblance avec les admirables vierges que devina le pinceau chrétien d'André del Sarte et de Raphaël.

Madame de Rambert ne laissait pas écouler un seul jour sans venir voir Marie ; elle l'entourait de soins et de tendres paroles, elle implorait son pardon de la pauvre enfant, comme si elle eût pu la comprendre encore, elle l'entretenait de Gabriel et pleurait avec elle ; depuis le jour fatal qui l'avait privée de son fils, le caractère de cette femme s'était transformé. D'altière, elle était devenue bienveillante ; les domestiques, habitués à trembler à sa voix, ne comprenaient rien à ce changement si subit et si profond... Elle pensait que Dieu l'avait punie bien cruellement, mais que sa punition était juste et elle lui offrait sa douleur en expiation de ses fautes.

M. Morin voyant la raison de Marie perdue pour toujours, ressentit une douleur trop violente pour sa santé déjà débile et chancelante ; le pauvre vieillard fut pris d'une fièvre qui en peu de jours le conduisit aux portes du tombeau.

Le recteur amena Marie au chevet de son père pour recevoir sa dernière bénédiction. Sans avoir conscience de ce qu'elle faisait, elle s'agenouilla sous la main tremblante du vieillard, qui la bénit en lui disant :

— Adieu ma fille, je vais retrouver ton âme qui est au ciel, je ne laisse sur terre que ton corps ; sois bénie.—Monsieur le recteur, ajouta-t-il en s'adressant au vénérable ecclésiastique, je recommande mon enfant à votre charité pieuse et bonne, ne l'abandonnez jamais.

— Mon digne ami, dit le recteur, emportez au ciel l'assurance que Marie trouvera dans ma tendresse un second père, un autre protecteur. Je veillerai sur elle comme sur un dépôt sacré, que je tiens de Dieu.

— Merci ! dit le vieillard en faisant passer toute sa reconnaissance dans ce seul mot ; puis, attirant Marie sur son cœur, il lui donna une dernière, une suprême caresse, que celle-ci reçut avec un triste sourire, elle passa sa main dans les cheveux blancs du vieillard et lui rendit son baiser en disant :

— Dors, bon père, et que Dieu t'envoie de doux songes !  
Puis elle se mit à chanter sur un ton mélancolique :

Alouette de la lande, (1)  
Avec ton hymne charmant,  
Mes rêves se vont par bande  
Perdre sous le firmament.  
Ils suivent la voix qui jette  
Ses fredons vers le haut lieu ;  
Alouette, monte alouette,  
Alouette monte vers Dieu.

(1) Ces vers sont tirés du charmant livre de poésie : " Les Larmes de Magdeleine," par Hippolyte Morvonnais.

Tu suis, musique champêtre,  
Le cercueil du laboureur,  
Voulant inspirer peut-être  
Au mort une douce erreur.  
Il voit un soleil de fête  
A travers ton chant d'adieu,  
Alouette, monte alouette,  
Alouette monte vers Dieu.

Cette vague poésie, ces accens tendres et plaintifs avaient bercé pour ainsi dire l'agonie du vieux Morin, et il s'était éteint sans souffrances et sans efforts.

Madame de Rambert entra peu d'instant après dans la chambre mortuaire, et fut saisie de compassion à l'aspect de ce vieillard mort et de cette jeune fille folle ; ces deux cadavres, l'un prêt à entrer dans la tombe ; l'autre enterré dans la vie, n'étaient-ils pas une éloquente, une terrible accusation contre son insensibilité ?

Le recteur et madame de Rambert passèrent la nuit en prières dans un saint recueillement ; rien ne venait troubler le silence de cette chambre lugubre, que le bruit du vent qui passait comme une triste plainte sur le toit du presbytère. Marie chantait toujours.

Le lendemain, on conduisit au champ du repos la dépouille mortelle du vieillard. Marie le chercha longtemps dans la maison et la campagne ; son chien la guidait souvent sur la tombe de son père, et là il se mettait à gratter la terre en pleurant et en gémissant.

VI. — FOX.

Depuis le départ de son fils, départ mystérieux et précipité, auquel elle n'avait eu ni le temps ni le pouvoir de mettre obstacle, madame de Rambert n'était plus la même femme au physique comme au moral. Sa haute taille s'était courbée, ses cheveux, si noirs, avaient blanchi ; des rides douloureuses sillonnaient son front et ses joues pâles. Douce, mélancolique et affable avec tout le monde, elle semblait vouloir expier sa dureté passée et ses erreurs à force d'humilité et d'indulgence, elle s'était soumise à la direction chrétienne du recteur et avait reçu l'absolution. Marie était devenue pour elle une fille tendre, chère, adorée ; elle l'aimait de toutes les injustices et de tout le mal qu'elle lui avait fait souffrir.

Au milieu d'une nuit calme et paisible, on vint frapper à la porte du presbytère ; le recteur se leva aussitôt, et, pendant que sa servante allait ouvrir pour s'enquérir de ce que l'on voulait, le digne homme se vêtit à la hâte.

C'était un paysan qui arrivait d'un hameau voisin, et venait prier le recteur de se rendre près d'une personne mourante qui réclamait ses secours. Aussitôt, M. Bernard fut prêt à le suivre ; et après avoir vivement recommandé sa douce Marie au soin de sa gouvernante, il partit.

L'aurore commençait à blanchir le ciel, et le soleil venait dorer de ses rayons la haute cime des arbres et des rochers. Marie se leva belle et radieuse : elle revêtit une robe d'une blancheur éblouissante, elle se para d'une ceinture bleue à bouts flottans, et arrangea ses cheveux soyeux avec art et symétrie ; elle descendit ensuite au jardin, et composa un bouquet de roses et de jasmins. Fox suivait tous ses mouvemens, et semblait sourire à sa belle maîtresse.

La vieille servante, qui savait Marie au jardin, s'occupait, sans défiance, du soin ordinaire du ménage, sachant bien que la jeune fille ne pouvait sortir sans passer devant elle.

Cependant Marie, après avoir fait plusieurs fois le tour des allées atteignit une petite porte qui donnait sur la campagne, et qui, jusqu'à ce moment, avait toujours été fermée avec soin ; par un oubli fatal, la clé était restée dans la serrure. Marie s'arrêta ; puis elle commença comme font les enfans, par jouer avec, la tourna, la retourna à plusieurs reprises, et la porte s'ouvrit. Marie s'élança joyeuse dans la campagne. Fox la suivait pas à pas, s'arrêtant quand elle s'arrêtait ; elle arriva bientôt sur la roche déserte, d'où elle avait aperçu Gabriel pour la dernière fois. Elle se promena longtemps sur la pointe escarpée, puis elle vint s'asseoir sur la pente, du côté de la mer.

Aux sons lointains de la cloche du village, Marie se leva dans un saint recueillement, dans une muette extase, et se mit à genoux les yeux tournés vers le ciel. Le vent, agitant doucement les vagues, produisait un faible murmure ; les abeilles bourdonnaient dans les landes et à la crête fleurie des promontoires. Tout à coup, Marie tressaillit, se leva de nouveau, s'inclina en prêtant l'oreille comme si une voix l'eût appelée du fond de la mer, se pencha au dessus de l'abîme et s'enveloppant de ses longs cheveux dénoués comme d'un manteau, elle s'élança en s'écriant d'un ton bas et mystérieux :

— Me voilà, ami ; me voilà !

La vague s'ouvrit écumeuse et béante pour recevoir le corps de Marie, puis elle se referma sur sa proie ; mais elle se rouvrit aussitôt, car Fox avait vu tomber sa maîtresse et voulait la sauver.

Il parvint à la saisir par sa robe, et nagea courageusement, entraînant toujours vers le rivage la pauvre enfant, qui ne donnait plus signe d'existence ; enfin, après des efforts inouis, le vaillant animal parvint à mener le corps de Marie sur la grève, au milieu des glayeuls et des nénuphars, et il tomba épuisé près de sa maîtresse en faisant retentir au loin ses hurlemens.

Le recteur, en rentrant au presbytère, ne trouva ni Marie ni sa vieille gouvernante ; madame de Rambert seule y était ; elle lui dit être venue déjà deux fois sans rencontrer personne, et avoir parcouru la campagne sans y apercevoir Marie, une vague inquiétude, un cruel pressentiment les saisit tous deux, et ce pressentiment ne fut que trop tôt confirmé par l'arrivée de la vieille servante, qui, toute tremblante et fondant en larmes, leur conta que depuis le matin elle était à la recherche de Marie, sans avoir pu découvrir ses traces.

Ce fut un coup de foudre. Le vieux prêtre, qui puisait dans ses craintes une énergie que semblaient lui interdire son âge et ses infirmités, s'élança aussitôt dans la campagne, suivi de madame de Rambert, frappée de stupeur. Ils s'enfoncèrent dans les landes et gagnèrent la chapelle. Vain espoir : Marie n'y était plus. La nuit vint et ajouta de nouvelles tortures à leurs angoisses. La voix cassée du vieillard et celle de madame de Rambert s'unirent pour appeler Marie ; un gémissement sourd et prolongé répondit à leur appel.

— Dieu du ciel ! dit le saint homme, venez-nous en aide, il est arrivé malheur à Marie ; c'est le cri de Fox qui nous répond de la montagne.

Et toujours suivi de madame de Rambert, il courut dans la direction que les hurlemens du chien indiquaient. Plus il se rapprochait, plus les cris devenaient distincts et lugubres ; ils atteignirent enfin la grève, et chancelèrent tous deux en y découvrant un cadavre. Les yeux de Marie regardaient le ciel ; la

lune éclairait les gracieux contours de son visage de marbre ; Marie avait encore à la main sa couronne de fleurs sauvages, et Fox, couché à ses côtés, l'œil inquiet et enflammé, tenait sa tête humide appuyée sur une de ses mains.

Le recteur et madame de Rambert, saisis de douleur et d'épouvante, s'inclinèrent sur le corps de la jeune fille en essayant de la réchauffer avec leurs caresses, en lui prodiguant les noms les plus tendres, les plus désolés ; mais il était trop tard, l'enfant n'entendait plus.

VII. — UNE PRIÈRE SUR UNE TOMBE.

Il devait y avoir un dernier dénouement à cette histoire. Le malheur, on le sait, est une chaîne fatale ; un anneau enlevé, les autres se détachent et se brisent. C'est par suite de cet enchaînement providentiel que, le soir même où Marie, conduite au suicide par la folie, avait été chercher dans les flots une tombe qu'elle n'y trouva pas, la vigie du petit port de Fergolec signala aux habitans l'arrivée d'un navire. Un passager, qui se trouvait sur l'avant du vaisseau, le regard attaché sur la jetée et sur les falaises, s'élança le premier dans une chaloupe et gagna le rivage. Cet homme, hier jeune encore, était remarquable par son visage pâle, ses grands yeux noirs et ses longs cheveux flottans. Sa vue se portait avec amour sur ces grèves arides ; le plus petit brin d'herbe qu'agitait la brise faisait battre délicieusement son cœur. Il était facile de deviner que cet homme avait laissé un peu de son âme à chaque buisson, à chaque roche, à chaque bouquet de saules qui surgissait devant lui : il retrouvait un à un, après de lointains voyages, tous les souvenirs, tous les espoirs, toutes les adorations de son enfance. Mais, comme il se dirigeait à pas lents vers le village, dont on apercevait du rivage les maisons blanches que dominait le clocher de pierres de l'église, l'étranger aperçut, au détour d'une allée de peupliers, un convoi qui s'avancait processionnellement vers le cimetière.

Le cercueil était recouvert d'un drap blanc ; des jeunes filles le suivaient, les yeux pleins de larmes, en chantant les versets d'un cantique auxquels se mêlait la voix grave du prêtre. Le digne recteur s'avancait d'un pas tremblant et mal assuré, suivi d'une femme revêtue d'habits de deuil, et qu'enveloppait un long voile noir, elle tenait un mouchoir sur ses yeux et poussait des sanglots convulsifs.

Le jeune homme descendit de la côte et accompagna de loin le triste cortège. Arrivé au cimetière, on descendit le cercueil dans la fosse et on le recouvrit de terre. Tout le monde se retira

en silence, laissant en prière le digne recteur, madame de Rambert et l'inconnu, qui priaient avec ferveur.

Madame de Rambert, absorbée dans sa douleur, n'avait pas remarqué ce compagnon inattendu. Lorsqu'elle se releva, ses yeux se portèrent sur l'étranger ; ils s'y attachèrent avidement, comme si elle eût contemplé un fantôme ; puis, troublée, hale-tante, indécise, elle poussa un cri perçant, s'élança vers le jeune homme et l'enlaça de ses bras en s'écriant :

— Oh ! je te reconnais, c'est toi ! n'est-ce pas ? mon enfant ! mon fils ! mon Gabriel !

— Oui, c'est moi, ma mère ! moi qui ne pouvais plus vivre loin de Marie, loin de vous, mon digne et vénérable ami, l'épreuve a lassé mon courage : me voilà !

Madame de Rambert était muette ; à un premier mouvement instinctif de bonheur, avait succédé un sombre accablement ; elle baissa la tête devant son fils, et s'agenouillant sur le bord de la fosse à peine comblée, elle murmura d'une voix sourde, presque inintelligible :

— Les coupables ont besoin d'absolution ! Gabriel, mon enfant, pardonne-moi !

Et, brisée par l'effort suprême qu'elle venait de faire, elle s'affaissa sur elle-même et tomba évanouie.

Gabriel, troublé jusqu'au fond de l'âme, la souleva dans ses bras, et, secondé par le vieux prêtre, il la porta jusqu'au presbytère ; puis, lorsqu'à force de soins empressés, il eut rappelé madame de Rambert au sentiment de l'existence, Gabriel se tourna vers le recteur en prononçant ces mots :

— Qui donc est mort ?

M. Bernard garda le silence. Gabriel le contempla d'un air égaré.

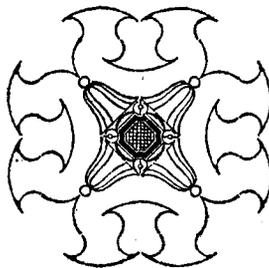
— Ne m'entendez-vous pas ? s'écria-t-il. Je vous demande quel est le mort que vous venez de bénir ? Je vous demande ce qu'a voulu dire ma mère ?

— Madame de Rambert a voulu dire, répliqua le saint vieillard, que Marie ne vous a point attendu. J'ajouterai, Gabriel, que les enfans comme Marie deviennent des anges en quittant la terre !

Le malheureux jeune homme, à ces mots, porta la main à sa poitrine, comme si le nom qui venait d'être prononcé l'avait frappé au cœur. Les traits contractés, l'attitude morne, il jeta sur madame de Rambert un regard qui ressemblait à une silencieuse malédiction, et dit, en serrant les mains du recteur dans une étreinte convulsive :

— Dieu défend de haïr et permet d'oublier ! Je serai prêtre !  
On trouva Fox mort sur la terre qui recouvrait Marie.

Vicomte FRÉDÉRIC DE SÉZANNE.



## ROSA.



MONSIEUR le marquis de Saint-Maurice, chargé d'une mission diplomatique, était sur le point de quitter sa famille. Il causait, vers la fin du jour, dans un kiosque de son parc, avec sa femme et son fils, tandis que ses deux filles, Anna et Louise, se promenaient dans les allées voisines, en compagnie de Rosa de Valence, pupille du marquis et sa cousine à un degré fort éloigné.

Anna et Louise se ressemblaient si parfaitement, qu'il eût été facile de les prendre pour des sœurs jumelles : c'étaient les mêmes yeux vifs et intelligents, le même sourire malin, les mêmes joues blanches et roses, les mêmes cheveux noirs et brillants.

Rosa n'était pas moins belle que les deux sœurs, mais sa beauté semblait avoir été faite exprès pour ressortir par le contraste. Plus mince et plus grande que ses jeunes amies, ses cheveux blonds, qui se terminaient en boucles sur son cou, donnaient à sa douce physionomie la naïveté qui charme dans l'enfance ; elle était un peu pâle, mais la moindre émotion amenait sur son visage un coloris si frais, si léger. . . Souvent elle paraissait triste, cependant elle se trouvait heureuse, la famille de Saint-Maurice l'avait si parfaitement adoptée qu'elle ne se sentait pas orpheline ; seulement, Rosa pensait beaucoup à sa mère ; en cherchant, avec ses souvenirs, à s'en faire une image exacte, elle se demandait quelle influence elle aurait exercée sur le caractère et sur l'esprit de son enfance ; alors elle s'efforçait de se conformer à tout ce qu'elle supposait que sa mère eût exigé ou désiré d'elle. Mais cette préoccupation n'altérait ni sa douceur, ni sa reconnaissance envers ceux qui étaient devenus ses protecteurs et ses amis.

— Fernand, dit M. de Saint-Maurice à son fils où en es-tu avec ta cousine ?

Le jeune homme rougit et parut très impressionné.

— Mais, mon père. . . cette question. . . je ne comprends pas. . .

— Et moi, je comprends très bien, dit le père en souriant ; j'ai assez d'expérience pour savoir qu'en laissant près de toi, dans l'intimité, une jeune fille belle et charmante sous tant de rapports, il viendrait un jour où votre amitié prendrait un autre caractère, et je ne m'en suis pas effrayé : la naissance, l'éducation, la fortune, tout se convient. J'ai donc laissé les cœurs en présence, persuadé que les cœurs s'entendraient un jour. Or, ce moment prévu par ma tendresse est arrivé pour toi ; mais je n'ai pu lire aussi clairement dans les yeux de ma belle Rosa. C'est pourquoi je te demande où tu en es avec elle.

Fernand ne répondit pas.

— Rosa est très prudente, très modeste, dit madame de Saint-Maurice ; elle n'a pour mon fils que des sentiments fort avouables, et, cependant, elle les manifeste avec une réserve qui me paraît de bon augure pour Fernand. Je suis persuadée qu'elle ne le repoussera pas quand il nous chargera de lui exprimer ses vœux. Mais Fernand, reprit-elle étonnée, vous gardez le silence ! Votre père se serait-il trompé ? N'aimez-vous pas votre cousine ?

— Ma cousine ne veut peut-être pas se marier, dit le jeune homme avec embarras.

— Ceci est à vérifier ; mais si elle le voulait ?

— Elle ne me trouverait sans doute pas assez riche. . .

— Vous l'êtes autant qu'elle. Etes-vous devenu fou ? dit M. de Saint-Maurice en se croisant les bras et regardant fixement le jeune homme.

— Soyez-lui indulgent, mon ami ; reprit la marquise. Allons, mon Fernand, expliquez-vous, ajouta-t-elle avec toute sa douceur de mère. Ce que vous dites là paraît bien bizarre, convenez-en.

— Ma mère, répondit-il avec embarras, ma cousine est au dessus de moi par ses qualités personnelles ; elle doit exiger davantage, sous le rapport des biens et de la naissance. . . .

— Enfant ! dit la marquise.

— Si tu ne trouves pas d'autre obstacle, reprit le père, je connais assez la petite pour être sûr qu'une pareille idée ne lui est pas venue. Ainsi, je vais arranger l'affaire. Je pars dans trois jours : il faut qu'aujourd'hui, à l'instant même, tout soit décidé. Je serai plus tranquille en vous quittant.

Le marquis s'était levé pour aller à la rencontre des jeunes filles ; Fernand le retint avec un geste d'effroi. " Oh ! par grâce, par pitié, ne lui dites rien, mon père ! "

M. de Saint-Maurice fixa sur son fils un regard scrutateur et sévère, et se rasseyant aussitôt : Fernand, lui dit-il, vous n'êtes pas sincère. . . Vous feignez de craindre des obstacles du côté de mademoiselle de Valence, et les obstacles viennent de vous. . . je ne veux pas violenter vos sentiments, et j'ai trop à cœur la dignité de Rosa pour insister sur ce projet d'union, dès qu'il n'excite pas votre enthousiasme. . . Mais alors il est présumable que vous aimez ailleurs. . .

— Mon père, vous vous trompez !. . .

— Quelque indigne passion peut-être. . .

— Oh ! vous m'êtes cruel. . . Je vous jure sur l'honneur, sur le nom de ma mère que je ne suis pas indigne de vous !

L'accent du jeune homme accusait la vérité.

— Je vous crois, Fernand, dit le marquis en lui tendant la main ; mais, certainement, ce refus cache un secret. J'attendrai que votre confiance me le révèle. Je n'abandonne pas néanmoins mon espérance chérie, et, à mon retour, vous me ferez connaître votre irrévocable résolution au sujet de Mlle de Valence.

Le marquis se retira, espérant peut-être que, seul avec sa mère Fernand lui ouvrirait son cœur ; mais le jeune homme demeura silencieux et triste, et la marquise n'osa renouer l'entretien.

Le lendemain, quelques personnes vinrent faire à M. de Saint-Maurice des visites d'adieu. Plusieurs demeurèrent à dîner : de ce nombre étaient un de ses voisins, le comte de Sanglio, et son fils Federigo, un jeune Italien, beau, spirituel, exalté comme ceux de sa nation.

Le soir, la société se répandit dans le parc et se divisa en plusieurs groupes. Les personnages graves choisirent les salons de verdure, ou se promenèrent dans les allées droites. Les jeunes femmes et les jeunes hommes suivirent les chemins sinueux et allèrent s'asseoir sur des petites roches couvertes de mousse, où ils formèrent de pittoresques tableaux.

Rosa était charmante : une robe d'organdy rose rehaussait son teint. Le calme et la beauté du ciel semblaient se refléter dans son bleu regard ; sa marche, lente et ondulée, lui donnait la

grâce flexible des jeunes rameaux. L'admiration de Federigo eût embarrassé un cœur moins candide que celui de mademoiselle de Valence. Celle-ci, comme de coutume, chaque fois qu'elle avait besoin de quelque petit service, s'adressait à son cousin, soit qu'elle réclamât son ombrelle oubliée, qu'elle eût envie d'une fleur, qu'il fallût arranger les pierres pour lui faire un siège, ou écarter les ronces de ses pieds ; mais, par un hasard qui lui semblait inexplicable, Federigo avait toujours agi avant que Fernand eût semblé comprendre... C'était donc l'Italien qui recevait tous les remerciemens, tandis que Fernand, rêveur et distrait, paraissait livré à des réflexions peu en harmonie avec les gracieux visages et les sites riants qui l'environnaient.

Anna et Louise remarquèrent l'humeur sombre de leur frère, assis sur un tertre à quelque distance ; elles se concertèrent un moment, allèrent le rejoindre, posèrent chacune une main sur une de ses épaules, et à demi tendre, à demi railleuse, Louise lui dit :

— Quelle est la belle inhumaine qui cause ton tourment.

— Je suis sûre, reprit Anna, que c'est cette jeune veuve, madame Sainteville, qui nous regarde de loin, avec ses yeux en amande et ses cheveux en saule pleureur.

— Que vous êtes folle ! répondit Ferdinand avec mélancolie.

— Alors, ajouta Louise, c'est Mlle Virginie de Blamar ; je la vois qui serre la main de ma mère ; elle a probablement un avant-goût de tendresse filiale.

— Finiras-tu ! dit Fernand, déridant un peu son front et frappant amicalement la joue de sa sœur.

— Tu n'y es pas, dit Anna, il s'agit de savoir, non qui s'occupe de Fernand, mais de qui Fernand s'occupe. Eh bien ! moi je vois ses regards fixés sur M. Frederigo ; M. Saglio est fort assidu près de notre cousine : donc, c'est Rosa qui inquiète ce cher frère.

— Tu avances là une chose fort ridicule, Anna, dit Fernand, rouge de colère.

Tu te fâches... or, j'ai frappé juste.

— Tu raisones par *or* et par *donc*, comme un pédant de collège, répondit Fernand, de plus en plus en colère ; cela ne vas pas à une jeune fille.

— Tu es dur pour moi, mon frère, il faut que tu sois malheureux ou malade ; et les yeux d'Anna se mouillèrent de larmes.

— Mon Dieu ! dit Fernand en prenant dans ses deux mains la main de celle qu'il avait affligée, laissons là cette querelle. Chacun a ses jours de tristesse, il faut bien me passer les miens. Que m'importe M. de Saglio, avec ses prétentions et ses ridicules ! Que m'importe Rosa elle-même ! ce n'est qu'une étrangère après tout.

Les jeunes filles se regardèrent avec étonnement. Elles ne trouvaient M. de Saglio ni prétentieux ni ridicule, et ne concevaient pas que Fernand pût nommer une étrangère cette sœur de leur âme, cette douce Rosa, qui répandait tant de charme autour d'elle ; qui donnait tant d'affection à la famille entière, en échange des soins dont M. et madame de Saint-Maurice avaient entouré son enfance. Elles allaient sans doute manifester leur étonnement, mais Fernand s'éloigna d'un pas précipité, laissant ses sœurs dans une grande inquiétude.

— Oh ! mon Dieu, qu'a donc notre frère ? dit Anna, lui qui était si aimable, si heureux avec nous. Depuis quelques jours, je ne le reconnais plus. Il gronde les domestiques, il frappe son cheval, il est presque impoli pour Rosa... Et voilà maintenant que sa mauvaise humeur s'étend jusqu'à nous... S'il avait un

duel ? Si pour se battre, il attendait le départ de mon père.

— Tu vas trop loin, répondit Louise, qui s'était, dès l'abord, montrée beaucoup plus calme que sa sœur ; Fernand n'a autre chose qu'une peine de cœur, et c'est Rosa qui la cause. Il observe notre cousine ; il la regarde avec tristesse, avec colère... je maintiens ce que j'ai dit en riant tout à l'heure : il est jaloux... Mais voici Rosa qui vient de ce côté, interrogeons-la. L'indifférente ! comme elle abandonne sans pitié ce pauvre Italien !

Rosa s'avancait, en effet, et, à mesure qu'elle se rapprochait des deux sœurs, celles-ci pouvaient voir sur ses traits un léger reflet du chagrin de Fernand ; mais ce chagrin était mêlé à tant de douceur et de résignation, qu'il fallait un œil exercé ou plutôt une amitié aussi clairvoyante que celle des deux jeunes filles pour s'en apercevoir.

— Mes bonnes amies, dit mademoiselle de Valence, qu'est devenu votre frère ? On remarque là bas son absence, et notre mère s'en plaint.

— Pourquoi n'est-ce pas toi qui t'en plains ? dit Louise en portant sur Rosa un regard de prière.

— Moi, répondit la jeune fille en rougissant.. de quel droit !... Je puis m'affiger quelquefois à l'occasion de Fernand... mais me plaindre, mais exiger... cela serait ridicule.

— Alors tu t'affliges à l'occasion de mon frère, reprit Louise, qui s'emparait avidement de ces mots pour arriver à son but.

— Je ne dis pas précisément... .

— Tu l'as dit, ma chérie, il ne faut pas te rétracter... Tiens, reprit-elle en enlaçant un de ses bras autour de la jeune fille, le moment des confidences est arrivé. Viens avec nous, hors de la portée de tout ce monde, et causons. Avoue que tu as à te plaindre de Fernand, que depuis quelques jours il n'est plus le même, qu'il a perdu sa gaîté, sa complaisance et jusqu'à sa bonté.

— Jusqu'à son affection pour moi, ajouta Rosa avec tristesse. Je ne sais pourquoi, mais Fernand ne m'aime plus... je ne suis plus sa sœur.

— Nous disions aussi comme toi, ma Rosa ; maintenant explique-nous, je te prie, sur quoi frappent tes observations, et ce qu'il a fait pour te prouver cette indifférence dont tu l'accuses.

— C'est pis que de l'indifférence, dit la jeune fille d'une voix tremblée, c'est du dédain, c'est presque de la haine. Ainsi l'autre jour je lui montrai le dessin d'une bourse, et je lui demandais s'il lui serait agréable que j'en fisse une pour lui sur ce modèle.

— Ne prenez pas cette peine, Rosa, me dit-il ; employez votre temps pour ceux que vous aimez, vous en aurez une satisfaction beaucoup plus grande.

Puis il se retira sans s'apercevoir qu'il m'avait causé beaucoup de chagrin. Hier ce fut bien pis : je le priai de me lire quelques pages des *Promessi sposi*, que mon maître d'italien m'a engagée à traduire.

— Je n'aime, m'a-t-il répondu, ni les Italiens ni leur littérature.

— Mais vous aimez à être obligeant pour vos sœurs ? ai-je repris.

— J'oblige Anna quand je le puis, et l'on dit que je suis l'esclave de Louise ; mais vous... .

— Moi, Fernand, ne suis-je plus votre ami ?

Et en disant cela je sentais de grosses larmes couler sur mes joues... j'étais bien confuse... Il n'a pas eu pitié de moi ; il s'est croisé les bras, et, me regardant avec une ironie et une dureté que je n'aurais jamais crue possible de lui à moi :

— Vous, Rosa, a-t-il répondu, vous êtes vraiment une bien

excellente amie, bien tendre, bien vraie, bien confiante surtout !

Et il m'a quittée sans vouloir entendre une seule des questions que j'avais à lui faire... sans me laisser le moindre indice qui puisse me guider dans le labyrinthe de suppositions et de commentaires où il a laissé mon esprit. N'est-ce pas désolant ? Y comprenez-vous quelque chose ? Si j'ai mérité que ces paroles amères me soient adressées par le fils de mes protecteurs, par le frère de mes seules amies, je suis bien coupable ; mais bien plus malheureuse encore, puisqu'il m'est impossible de réparer des torts que j'ignore, qu'on veut me laisser ignorer... Si, au contraire, c'est Fernand qui est injuste... s'il me torture à plaisir... mon Dieu ! ce sujet de douleur vaut l'autre... et je ne sais trop lequel je choisirais...

— Bonne créature ! dit Anna.

Mademoiselle de Valence était très-pâle. Elle s'assit sur les ruines d'un vieux chêne.

Louise la regardait avec une tendre compassion.

— Un ange comme toi ne devrait pas souffrir ; mais tu connais la parole divine : " Heureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés." Je réponds de mon esclave, puisqu'il veut bien prendre ce titre, et je te le ramènerai repentant, soumis, plus affectueux que jamais.

— Dieu le veuille ! répondit Rosa.

Et un sourire d'espérance éclaira ses yeux humides.

— Cependant, reprit Louise, il y a un secret... un mystère qui pèse sur notre Fernand ; ce secret, il faut le découvrir. D'abord, Rosa, sois sincère, ne l'as-tu pas deviné ?

— En vérité, Louise, je n'en ai pas le moindre soupçon.

— Mais tu nous aideras. Vos mains, mes sœurs... bien !... le pacte est fait. Vos mains encore, et répétez avec moi : " Nous formons une alliance offensive et défensive dans le but de connaître le motif de la peine secrète de Fernand de Saint-Maurice. Nous promettons de n'avoir ni paix ni trêve jusqu'au succès de cette entreprise, et nous jurons fidélité à la vie et à la mort." †

Après cette promesse que, malgré leur inquiétude, Anna et Louise prononcèrent avec un rire contenu et des physionomies mutines, elles entraînèrent leur amie vers la maison, où tout le monde venait de rentrer.

Rosa seule avait mis son âme dans cette espèce de serment, sans arrière-pensée de gaîté ou de malice. Elle ne soupçonnait pas, comme Louise, qu'elle-même pût être la cause des bizarreries de Fernand, ou, si elle s'en accusait, c'était en se cherchant d'autres torts que celui d'être trop aimable et trop aimée. Tout, d'ailleurs, dans cette âme pieuse et tendre, prenait une teinte sérieuse, les impressions s'y gravaient profondément ; les sentimens s'y revêtaient, pour ainsi dire, d'un caractère sacré.

Elle suivait donc ses sœurs adoptives avec un silence recueilli, priant Dieu tout bas de l'assister dans ce qu'elle allait entreprendre et lui demandant avec ferveur de la préserver de devenir jamais une occasion de contrariété ou de peine pour cette famille qu'elle aimait tant.

Les jeunes filles se couchèrent tout occupées de leur projet, qui fut encore, à leur réveil, le premier sujet de leur pensée ; mais il semblait que Fernand eût compris leur intention et voulût échapper à la conspiration de ces chères ennemies. Il ne vint pas, comme de coutume, faire une visite à sa mère avant le déjeuner. A table, il ne leva pas les yeux sur les jolis visages qui se tournaient vers lui ; il changea de conversation chaque fois que ses sœurs ou Rosa lui adressèrent la parole, comme s'il eût prévu qu'on voulait lui faire quelque question, ou lui demander un mo-

ment d'entretien ; puis il sortit avant la fin du repas, laissant son père contrarié, sa mère inquiète et ses sœurs désolées.

C'est que Fernand avait aussi son but, sa tactique et ses plans de bataille. Tout entier au projet qui l'occupait, et qu'il poursuivait dans la solitude de sa pensée, sans allié, sans auxiliaire, il s'était rendu dans la partie la plus sombre et la moins fréquentée du parc. Fernand était beau, ses grands yeux noirs annonçaient la précieuse alliance d'une intelligence élevée et d'une âme sensible. Son visage avait tout l'intérêt qu'inspire la pâleur, quand elle n'est pas l'annonce d'un état de langueur ou de maladie. Sa taille élégante était rehaussée par une mise simple et de bon goût. En ce moment, à demi couché sur un banc de gazon, sa tête appesantie s'appuyait sur sa main.

L'irritation dont se plaignaient ses sœurs, et qui faisait tant de peine à la pauvre Rosa, avait fait place à une douleur profonde, à un découragement navré. Il laissait couler deux grosses larmes sur ses joues, et l'affaiblissement de toute sa personne semblait accuser une de ces souffrances qu'on ne peut éviter et qu'on ne cherche plus à combattre.

Cependant une horloge voisine sonna deux heures, et ce timbre si gai, qui lui arrivait entre les feuilles verdoyantes et les rayons d'or d'un beau soleil, semble lui rendre, avec une lueur d'espoir, toutes les angoisses de l'incertitude et de l'attente. Il tressaillit se leva et fit quelques pas qui le rapprochèrent d'une allée. C'est le moment se dit-il, elle ne tardera pas à paraître... depuis huit jours... elle n'a pas manqué à ce mystérieux rendez-vous... elle !... une jeune fille jusque-là si sainte !... Si elle n'était pas coupable... pourquoi se cacherait-elle de moi... de ma mère, de mes sœurs ?... Et je n'ai pas eu le courage de la suivre... C'est qu'il me reste encore des doutes en sa faveur... et je voudrais les conserver, mais je n'y tiens plus... je saurai tout... l'autre jour, je l'ai vue entrer dans la petite maison qui s'ouvre sur le parc de ce Saglio... aujourd'hui j'irai plus loin... La voilà ! prononça-t-il à voix basse.

Il venait d'apercevoir Rosa qui s'avançait lentement dans l'allée où il plongeait ses regards ; mais, protégé par le feuillage, Fernand pouvait dissimuler sa présence.

Le jeune homme retenait sa respiration pour ne pas se trahir. " Comme sa démarche est calme pensait-il. Qui ne gagerait sa tête pour soutenir que la pensée du mal ne peut aborder cette jeune fille ? "

En ce moment, Mlle de Valence tourna ses regards du côté où se trouvait Fernand, et, comme elle était plus en vue, il put remarquer sur son visage l'empreinte de l'inquiétude et de la tristesse. Elle prit une petite branche de cytise, et, ralentissant encore sa marche, elle en effeuilla les fleurs sur son chemin. On eût dit qu'un charme involontaire la retenait ; qu'elle avait comme un vague pressentiment de la présence en ce lieu d'un être qu'elle aimait.

Après quelques minutes elle disparut dans les sinuosités d'un sentier, et Fernand, lorsqu'il pensa qu'elle était assez éloignée pour ne pas l'entendre marcher, suivit la direction qu'elle avait prise, laissant toujours entre elle et lui une muraille de feuilles et de fleurs.

C'était l'heure où, selon le règlement de leurs études, Anna et Louise s'occupaient alternativement de peinture et de musique, dans une galerie servant de salon d'été. Rosa prenait le piano plus tard, et, avant les courses mystérieuses qui troublaient si fort l'esprit de son cousin, elle donnait ce moment à l'étude des langues et ne quittait pas son appartement.

Ce jour-là, les deux sœurs ne purent travailler. Elles abandonnèrent bientôt leur piano, leur palette, et allèrent s'informer auprès des domestiques du chemin qu'avait pris Fernand. Il n'avait pas quitté la maison.

Ne le trouvant pas dans sa chambre, où elles s'étaient rendues, elles pensèrent qu'il ne pouvait être que dans les allées du parc, et se mirent à les parcourir au hasard.

Au lieu de leur frère, elles aperçurent Rosa, qui était sur le point d'atteindre une des issues du parc donnant sur la campagne. Elles l'appelèrent, mais la jeune fille ne les entendit pas sans doute, car, sans se détourner, elle disparut par la petite porte du parc, qu'elle referma sur elle.

— C'est étrange ! dit Anna ; quand j'ai été dans la chambre de ma cousine, ne la trouvant pas, j'ai cru qu'elle était chez ma mère. Je n'aurais jamais supposé qu'on pût la rencontrer seule, plus loin que le parterre, et voilà qu'elle franchit le mur d'enceinte !... Elle a donc aussi ses secrets ?

— Des secrets d'ange, sans doute, répondit Louise, la pauvre enfant n'en peut avoir d'autres... elle a peut-être su quelque chose de fâcheux... puisqu'elle ne nous en a rien dit... Anna ! la peur me prend tout de bon... cette idée d'un duel me revient.. Oh ! mon Dieu, marchons vite !... suivons Rosa !

L'inquiétude ne s'embarrasse guère des invraisemblances. Les jeunes filles, au lieu de se dire tout ce qui pouvait raisonnablement combattre leur appréhension, marchèrent à perdre haleine, brisant les branches qui gênaient leur passage, sans pitié pour leurs blanches mains.

Lorsqu'elles eurent passé le seuil de la petite porte du parc, elles se regardèrent effrayées de se voir si loin du château, et ne sachant où se diriger pour retrouver les traces de leur amie ; elles aperçurent une maisonnette, couverte en chaume, d'une architecture gracieuse et coquette. Cette espèce de chalet ouvrait de ce côté sur un chemin bordé de murs, de l'autre, sur un grand espace couvert de verdure qui dépendait du parc de M. Saglio.

Les jeunes filles se rappelèrent que cet ami de leur père avait parlé de sa laiterie qui touchait presque à leur parc ; mais cette découverte, loin de fournir quelque lumière relativement à Rosa, ne faisait qu'augmenter leur embarras. Elles craignaient de rencontrer des visages connus, et se demandaient comment elles pourraient expliquer le but de leur sortie, et, si elles le révélaient, ce qu'on penserait d'elles. Les deux sœurs se rappelèrent avec effroi qu'une jeune personne bien née, qu'elles avaient eue pour gouvernante, avait été renvoyée d'auprès d'elles parce que ses promenades, seule, hors du château, mécontentèrent Mme de Saint-Maurice.

Tout en se parlant ainsi à voix basse, elles avaient fait quelques pas du côté de la chaumière, dont la porte était entr'ouverte. Louise porta machinalement les yeux dans l'intérieur, vivement éclairé par une croisée donnant sur le parc de M. Saglio.

Tout à coup, elle serra vivement le bras de sa sœur, et tremblante d'émotion, sans proférer une parole, elle lui indiqua le spectacle qui s'offrait à ses regards.

Dans une pièce assez fraîchement décorée et d'une propreté remarquable, une jeune femme était couchée sur un lit en fer, dont les rideaux et les couvertures paraissaient d'une remarquable blancheur. Les deux sœurs cherchaient dans leur souvenir où elles avaient pu la voir, car il leur semblait la connaître ; mais les souffrances de l'âme, autant que celles de la maladie, la changeaient sans doute à leurs yeux. Ses joues amaigries étaient légèrement colorées par la fièvre ; ses lèvres, d'un rose vif, don-

naient une sorte d'éclat à ce visage pâle. Un des bras de la malade sortait hors du lit... une main en interrogeait les pulsations ; c'était celle de Rosa.

Anna eut bien de la peine à retenir un cri de surprise. Louise lui fit signe de se contenir et d'observer.

Leur amie était trop sérieusement occupée pour s'apercevoir de leur présence, qu'elles dissimulèrent d'ailleurs en se retirant chaque fois que, changeant de position, Rosa eût pu les voir. Jamais elle ne leur avait paru plus belle, elle semblait forte comme la foi, elle souriait comme l'espérance, elle parlait comme la charité ; on eût dit que la jeune malade, en l'écoutant, se ranimait et revenait à la vie.

Une paysanne entra. Rosa lui fit signe de la suivre à l'extrémité de la chambre ; écrivit quelques mots sur le feuillet d'un agenda, qu'elle déchira ensuite pour le remettre à cette femme, avec deux pièces de cinq francs. La malade voulut balbutier quelques mots de reconnaissance, mais Rosa mit un doigt sur ses lèvres, se rapprocha d'elle, et, lui baisant le front :

— Pourquoi me remercier, lui dit-elle avec un doux accent de reproche, quand c'est vous qui me faites heureuse ? Vous savez nos conventions ? soumettez-vous. A demain, reprit mademoiselle de Valence en lui serrant la main.

— A demain ! répéta la malade avec un accent qui disait assez que ce mot contenait sa seule espérance.

Tandis que Rosa mettait son chapeau et ses gants, les jeunes filles se retirèrent promptement, regagnèrent leur parc, dont elles avaient laissé la porte ouverte ; puis elles restèrent en sentinelle derrière, et lorsque Rosa parut, elle tomba dans les bras de ses deux amies, qui l'embrassèrent avec des yeux pleins de larmes, et lui firent mille caresses en lui disant mille tendres choses.

— Qui vous rend donc si charmantes pour moi, mes sœurs ? dit Rosa avec un peu de contrainte... Comment ai-je mérité ce redoublement de témoignages d'affection ?

— Nous t'avons vue, répondit Louise... ne rougis pas... tu es un ange.

— Indiscrètes ! reprit-elle en les regardant l'une et l'autre avec un tendre reproche.

— Jalouse ! dit Louise... Ne pouvais-tu nous mettre de moitié ?

— C'est joli de se cacher pour faire le bien toute seule ! ajouta Anna.

— J'ai souffert, croyez-moi, d'avoir un secret pour mes sœurs, pour toute la famille... Vous me pardonnez, n'est-ce pas ?

— Et moi, je ne vous pardonne pas, dit une voix derrière les jeunes filles.

C'était celle de Fernand, qui parut à quelques pas d'elles.

— Comment ! toi aussi ? dit Anna.

— Tu sais ? dit Louise en riant.

— Tout ! répondit le jeune homme avec une voix qui annonçait l'ivresse du bonheur. Tandis que vous regardiez par la porte, moi, de l'autre côté de la chaumière, je regardais par la fenêtre... j'avais, sans plus de façon, escaladé le parc de Saglio... Oh ! nous sommes une famille d'espions, Rosa ! c'est affreux, n'est-ce pas ?

Puis tout à coup la gaieté sembla l'abandonner. Il pâlit, ses yeux se fixèrent vers la terre et il reprit d'un air triste :

— Là n'est pas ma plus grande faute, Rosa ; je suis plus coupable que vous ne pensez... j'ai douté de vous... je vous ai soupçonnée... je ne puis trop dire de quoi, mais enfin.. je n'ai pas cru que votre secret ne pouvait avoir qu'une cause sainte. Je vous ai fait descendre dans ma pensée au rang de ces jeunes filles légères,

dissimulées ; j'étais devenu insensé impitoyable. Me pardonnez-vous, pourrez-vous jamais me pardonner ?

Rosa lui tendit la main en souriant.

Fernand allait continuer.

— Tais-toi, lui dit Louise, et laisse Rosa nous conter son roman. Voyons, sœur, puisque nous savons le plus important de l'énigme, prends les choses à leur principe, et satisfais notre curiosité, où l'intérêt entre pour beaucoup, je t'assure.

— C'est bien simple, dit Rosa. Vous vous souvenez de notre gouvernante Fanny Granville. Elle s'était prise pour moi d'une affection toute particulière, car je l'aimais beaucoup aussi. Après avoir été renvoyée par madame de Saint-Maurice, elle écrivait quelquefois à sa nourrice, qui comme vous le savez, est laitière et habite une chaumière située dans le parc de M. Saglio ; c'est par cette bonne femme que j'avais des nouvelles de Fanny. Elle n'était pas heureuse, elle est fière, et m'avait priée de vous cacher sa triste position. Depuis quatre ans elle travaillait comme fleuriste dans un magasin de la rue Saint-Denis ; le chagrin, le manque d'air, l'excès du travail échauffèrent son sang ; elle tomba malade de la poitrine. Il lui fallut renoncer à gagner sa vie ; elle n'avait que sa nourrice et moi pour soutien. Je conseillai à la bonne femme de la faire venir, promettant de subvenir à toutes les dépenses. Fanny accepta à condition que ce secret resterait entre nous deux. Dès son arrivée, je voulais au moins en avertir notre mère ; mais je vis que je causerais à Fanny un mortel dé-

plaisir ; elle était si malheureuse et si malade !... A votre tour, me pardonnerez-vous ?

Fernand, Anna et Louise arrivèrent au château en faisant entendre des voix si bruyantes, des rires si joyeux, un air de folie si inconcevable, que Mme de Saint-Maurice, qui se trouvait sur le perron, ne reconnaissait plus ses enfans. Rosa seule avait un petit air de victime, bien qu'elle n'eut grand'peur des juges devant lesquels elle allait comparaître.

Rentrés au salon, tout s'expliqua devant le marquis et la marquise.

— Voyez, mon enfant, dit cette dame, les inconvénients, pour une femme, de cacher ses actions ; vos intentions étaient bonnes, et cependant vous pouviez vous compromettre aux yeux des indifférens, perdre votre bonheur et celui de ceux qui vous aiment.

Rosa baissa la tête.

— Mon père, dit Fernand à l'oreille du marquis, punissez-la en donnant suite à ces projets de ce matin.

— Mais ce matin tu ne voulais pas, reprit-il d'un air moqueur.

— C'est que j'avais la fièvre, dit le jeune homme, j'avais fait de mauvais rêves,

Tout le monde était trop bien d'accord pour que la conclusion se fit attendre. Le diplomate partit le lendemain, après avoir fixé à son retour, c'est-à-dire à trois mois plus tard, le mariage de Fernand de Saint-Maurice avec mademoiselle Rosa de Valence.

MADAME ANGÉLIQUE ARNAUD.

## CHRONIQUE RELIGIEUSE.

*Situation du christianisme en 1847 dans les diverses parties du monde. — Le protestantisme en Allemagne et en Hollande. — Le professeur Bayrhoff à l'université de Marbourg, le pasteur Vhlich à Berlin. — Portrait du clergé russe. — Le clergé catholique en Autriche. — Sociétés bibliques. — Missions protestantes. — Missions catholiques. — L'Afrique orientale. — Quatrième conférence du P. Lacordaire à Notre-Dame. — Les dames du Sacré-Cœur : mort de madame de Grammont-d'Asté, leur supérieure.*

Nos lecteurs liront avec intérêt un aperçu historique sur l'état du christianisme dans le monde. En Angleterre, l'église anglicane s'affaiblit chaque jour, et le catholicisme fait des progrès considérables dans les diverses classes de la société. En France, la réaction religieuse se continue toujours à son bénéfice. En Allemagne, les églises protestantes sont plus que jamais livrées à l'anarchie, et se signalent par une défection complète du christianisme, surtout en Prusse. La société des *Amis de la lumière* (1) prêche publiquement le panthéisme. Voici ce qui s'enseigne ouvertement à l'université de Marbourg. "Du milieu du peuple

(1) Cette association compte des partisans dans toutes les classes de la société, et sa foi est très simplifiée puisqu'elle consiste à ne rien croire des dogmes du christianisme protestant. Aussi, pour sortir d'embarras, le gouvernement prussien songe-t-il sérieusement à revenir à la confession d'Augsbourg, et à remonter tout d'un coup au point de départ de Luther. Cette contre-révolution religieuse est-elle possible dans l'état actuel des choses ? Nous ne le pensons pas, et nous croyons que le gouvernement ne le tentera pas. Il avait interdit le séjour de Berlin au pasteur Vhlich, un des chefs de la société des "Amis des lumières." Cependant ce pasteur

hébreu, dit le professeur Bayrhoff, il s'éleva, il y a un peu plus de 1,800 ans, un homme du peuple appelé Jésus, fils d'un charpentier, et qui se posa en antagoniste des hypocrites pharisiens et de la loi extérieure de Moïse. Il se produisit comme révélateur du Dieu spirituel, comme docteur de la pureté du cœur et de cet amour universel qui doit unir l'humanité tout entière, amis et ennemis, en une réconciliation parfaite. En ce temps-là, les peuples les plus civilisés de l'ancien monde, ceux qui entourent d'un vaste cercle la Méditerranée : les Egyptiens les Grecs et les Juifs étaient écrasés sous le pied de fer de la monarchie romaine, et cette situation avait provoqué une vive et profonde fermentation de toute l'humanité ; un progrès de dissolution s'accomplissait

habite maintenant cette ville, et l'autorité n'a l'air de ne pas s'en apercevoir. Esprit hardi, audacieux, indocile ; intelligence forte et vigoureuse, le ministre Vhlich n'a pas la verve et la spontanéité de Luther ; mais il a plus de suite dans les idées et plus d'ironie dans la pensée ; son imagination est dégagée de cette nébulosité vague et rêveuse qui caractérise les penseurs allemands ; observateur habile, il découvre et saisit les faiblesses, les défauts et les vices de ses adversaires, non pour les attaquer, mais pour en profiter dans l'intérêt de sa cause.

(Note de l'auteur.)

dans tous les esprits, depuis longtemps imbus d'idées nationales.

Alors tombèrent aussi ces divinités de la nature et des nationalités, l'Osiris et l'iris des Egyptiens ; le Jupiter et l'Apollon des Grecs le Jehova des Juifs, qui n'avait pu ni aider ni sauver leur nation, et à leur place s'éleva l'*Universel*, le Dieu de l'humanité, le frère de tous les hommes, dont on s'accoutume à considérer le Christ comme l'envoyé et même comme un Dieu incarné, qui, pour cette raison, fut appelé Christ et Messie, Homme-Dieu et Thaumaturge.

“ Au sein du Christianisme s'est manifestée, sous forme religieuse, une période nouvelle dans l'histoire de l'humanité : c'est celle de l'homme spirituel, de l'émancipation de l'homme de sa nature individuelle, et des frontières des nations. L'homme s'est conçu lui-même, non plus comme Juif, comme Grec et comme Romain ; il s'est posé dans un monde idéal, le ciel, comme un être pur, libre, spirituel, entièrement délivré de toute individualité naturelle, identique avec Dieu ; et dans le démon et dans l'enfer, il a reconnu l'homme charnel, naturel, égoïste, qui l'a livré à son malheureux destin.

“ De même que les hommes avaient vu en Jésus un individu fait homme et rédempteur des hommes, c'est-à-dire ramenant le genre humain du péché, de la *charnalité* et de l'égoïsme à l'unité éternelle, de même, après la mort de Jésus, il se forma peu à peu un sacerdoce ou une hiérarchie imprimée d'éléments payens et surtout romains, dans lequel le peuple croit posséder en quelques individus son Dieu et son Christ toujours présents. On établit en même temps, comme éléments de la doctrine chrétienne, le dogme de cette hiérarchie, tel qu'on le trouve dans les symboles soi-disant apostoliques, et tous ceux qui avaient des croyances différentes furent irrémisiblement condamnés. C'est par l'intermédiaire de cette hiérarchie et de ces symboles que l'homme cherche un médiateur entre Dieu, le ciel et la vie bienheureuse.”

Il ne faut pas croire que cette hardiesse de langage et de pensées soit une exception, elle constitue au contraire le caractère général et permanent de l'enseignement dans toutes les universités allemandes. Devant ce triomphe du panthéisme, que voulez-vous que devienne la pauvre Eglise évangélique de Prusse ? Elle a vécu, pour parler comme un de ses membres les plus distingués.

En Hollande, dont la population est moitié catholique, moitié protestante, les universités s'appliquent également à détruire la divinité du Christ. Aux universités de Leyde, d'Utrecht et de Groningue, on établit avec plus de talent que de logique peut-être, la prééminence de la raison humaine sur les débris du christianisme.

En Russie, nous nous trouvons en face des bourreaux, des prisons et des glaces de la Sibérie. Dans ce pays, les missionnaires sont armés de fouets et accompagnés de soldats, espèces de brutes mécaniques, qui n'ont d'humain que le physique. Le nom de catholique est un titre de proscription, et les annales des Césars immortalisées par Tacite, pâlissent devant les annales de la Russie moderne. Il est difficile de rencontrer dans l'histoire des sacerdoxes, un clergé plus brutal et plus ignoble que le clergé russe. Le pape grec en Russie est la perfection de l'ignorance et de la dégradation morale ; il ne pense pas, car il ne sait pas ce que c'est que penser. Il ignore absolument la pensée, et quand il la connaîtrait, il n'oserait lui donner asile ; l'empereur ne le veut pas. L'ignorance, la saleté, l'ivrognerie et la débauche forment la vie fangeuse et misérable des papes russes.

En Autriche, où la pensée est également poursuivie comme le paysan de la Gallicie poursuit son seigneur, le clergé est bureau-

cratisé ; il ne peut, ni se mouvoir, ni marcher, pas même lire son bréviaire sans l'assentiment des bureaux de la chancellerie autrichienne. On ne voit jamais d'évêque des états autrichiens voyager et faire une fois dans sa vie le voyage de Rome. Si pareille infraction se commettait, M. de Metternich en serait troublé dans ses combinaisons. A Rome, on ne rencontre que des évêques français, irlandais, anglais catholiques et américains du Nord ; jamais d'évêques autrichiens.

Les missions catholiques et protestantes ont pris une extension vraiment extraordinaire dans les cinq parties du monde. Les sociétés bibliques, surtout dans l'intérêt du protestantisme, ont fait des efforts surhumains, pour ainsi dire, afin de répandre l'Evangile partout. Nous avons cependant que les résultats obtenus ne sont en rapport ni avec la grandeur des sacrifices, ni avec la constance déployée dans cette entreprise. Les églises protestantes en général comptent trente-deux sociétés principales, et trente-sept sociétés secondaires, des missions qui entretiennent 10,000 missionnaires des deux sexes. La société Biblique d'Angleterre a répandu seize millions de Bibles, traduites en cent soixante langues et idiômes. Dans l'empire d'An-Nam ou Indo-Chine, le sang chrétien coule, et la persécution y dure encore. Les missionnaires catholiques sont presque tous des prêtres français. Au Tonquin, en Cochinchine, on continue de les condamner à la cage, et le plus souvent à mort. Le Japon persiste plus que jamais à leur fermer ses portes, et tout missionnaire surpris sur les côtes est tué immédiatement.

L'Afrique, ce continent encore si peu connu, est cerné de toutes parts par des missions catholiques : au nord, à l'occident, au sud et à l'orient. La côte orientale néanmoins est celle qui se montre la plus intraitable et la plus inhospitalière.

En résumé, comme vient de le dire le P. Lacordaire, dans sa quatrième conférence, il y a progrès territorial dans le christianisme. Sous le titre de *Survivance de l'œuvre de Jésus-Christ*, l'éloquent dominicain, pour employer son langage, a déposé devant son auditoire le bilan de Jésus-Christ, afin d'en examiner l'actif et le passif, et d'arriver à cette conclusion que Jésus-Christ est à l'apogée de sa force et de sa gloire. Il y a, comme toujours de fort belles choses dans cette quatrième conférence ; et l'auteur s'est appliqué à démontrer par les faits que le christianisme n'était en perte ni sous le rapport du nombre des populations, ni du côté de la puissance morale et intellectuelle. Cette conférence, par sa haute importance, mériterait d'être rapportée en totalité, mais le défaut d'espace ne nous permet que d'en citer un fragment.

“ Trois choses constituent la puissance, et le progrès de ces trois choses constitue le progrès de la puissance, savoir : l'état territorial, l'état numérique et l'état moral. Or, j'affirme que sous ce triple rapport, Jésus-Christ n'a jamais atteint un point plus élevé que celui où nous le contemplons aujourd'hui.

“ Premièrement, quel était le territoire de Jésus-Christ sous Constantin ? Il était à peu près renfermé dans les limites mêmes de l'empire, entre le Rhin, l'Euphrate et l'Atlas. S'il passait au-delà, cet excédent se compensait par les nombreuses parties de l'empire dont l'Evangile n'avait pris qu'une imparfaite et précaire possession. Or, maintenant que voyez-vous donc ? Jésus-Christ, il est vrai, a perdu quelques unes de ses terres primitives, occupées par les musulmans ; encore faut-il remarquer qu'il existe des chrétiens sur toute la surface du soi islamique, et que l'islamisme lui-même reconnaît Jésus-Christ et ses aïeux. Mais jetez vos regards à l'occident, à l'orient, au nord, au midi, et dans

toutes les parties du globe, vous reconnaîtrez les pas conquérans du Sauveur ; il a franchi le Rhin, il s'est soumis l'Allemagne, la Pologne et toutes les Russies, les trois royaumes britanniques, et a porté jusqu'au Pôle, à travers les montagnes et la glace de la Suède, le soleil de sa domination ; l'océan Atlantique s'est ouvert devant lui ; il a passé le cap de Bonne-Espérance, attaché au sceptre de ses enfans cette fameuse presqu'île de l'Inde, qui était regardée dès l'antiquité comme le réservoir de tous les trésors de la nature. Il a fondé des établissemens le long des côtes de l'Afrique, et rejoint par la mer rouge ses vieilles possessions de l'Abyssinie. Il a fait le tour des deux Amériques, et d'un pôle à l'autre, les rangeant sous ses lois ; il y suscita pêle mêle des républiques, des missions, et des évêchés. Il a repris l'Espagne à Mahomet, et il secoue partout la terre de l'Isman. Tout à l'heure encore, lorsque le chef de la maison de Bourbon était sur le point de descendre du trône et d'emporter dans l'exil sa noble vieillesse, nous avons vu Jésus-Christ par le bras du vieux roi franc, qui écrivait ainsi son testament parmi nous, nous l'avons vu enlever deux royaumes à l'infidélité, le royaume de la Grèce et le royaume de l'Algérie.

« Encore plus récemment, la Chine lui a ouvert ses ports si longtemps fermés ; la nouvelle Hollande se peuple à l'ombre de sa croix ; les îles de l'Océanie transforment leurs sauvages habitans en humbles et doux adorateurs de son évangile. Il n'y a plus de mers, plus de solitudes, plus de montagnes, plus de lieux inaccessibles, où Jésus-Christ n'arbore les hardis pavillons de ses enfans confondus avec le sien.

« Retournez maintenant en arrière jusqu'à Constantin ; pesez le monde chrétien de cette époque avec le monde chrétien de la nôtre, et jugez du progrès territorial qu'a fait Jésus-Christ.

« Il en est de même quant à l'état numérique, je le disais tout à l'heure, l'église catholique compte cent-soixante millions de fidèles, le schisme grec soixante millions, le protestantisme soixante autres millions ; c'est un total de deux-cent-quatre-vingt millions d'hommes qui reconnaissent Jésus pour leur sauveur et leur chef spirituel. Sans doute il en est dans ce nombre qui ne portent pas son joug avec une conviction actuelle et présente à leur esprit ; mais ce n'est pas à tel moment de la vie qu'il faut estimer le chrétien, c'est dans l'ensemble et surtout à l'heure de la mort. Parmi tant d'hommes qui se croient incrédules, il en est peu qui résistent à Jésus-Christ jusqu'à la fin et ne lui demandent pardon de leur apostasie. Leur âme fut formée par l'Évangile, et il en vivent encore au moment où ils croient encore le méconnaître. A aucune époque, l'état numérique de Jésus-Christ ne fut plus florissant et il tend chaque jour à s'accroître par le développement des populations chrétiennes.

« Tandis que les races musulmanes s'appauvrissent et que les restes des peuples idolâtres végètent dans leur immobilité, le sang chrétien, béni par Dieu, fleurit outre mesure, et de perpétuelles émigrations en apportent au loin la surabondance, et avec elle les semences précieuses de la foi.

« Si vous remarquez une disproportion entre le territoire de la population de Jésus-Christ, il est facile de l'expliquer. La puissance des chrétiens va plus vite encore que leur sang ; ils conquièrent et gouvernent l'espace avec une poignée d'hommes, et leur génie le remplit bien avant leur postérité. Je ne pense pas que cette observation nuise à Jésus-Christ ; mais il en est une autre où vous m'attendez certainement, et où je vous attends moi-même. Quoi qu'il en soit, direz-vous, du progrès territorial et numérique de Jésus-Christ, phénomène qui s'explique par l'ascen-

dant des races chrétiennes, vous ne pouvez nier l'invasion et le progrès de l'incrédulité au sein du christianisme ; si Jésus-Christ a renversé les cultes antérieurs au sien, l'incrédulité, plus puissante que lui, renverse, à son tour, l'ouvrage qu'il avait édifié, et le renverse avec une circonstance plus terrible encore, puisque c'est le doute et la négation. Ainsi allons-nous à un état pire qu'aucun de ceux dont l'humanité a été le témoin et la victime. Comme ce conquérant qui fit raser Jérusalem et semer du sel sur ses ruines, le Christ a épuisé les convictions du genre humain et semé dans son intelligence le sel de l'incroyance absolue. Malheur à nous, sans doute, malheur à nous, qui ne pouvons croire ! Mais à qui sommes-nous redevables de cette incapacité, sinon à la tyrannie du Christ, qui n'a pas été assez fort pour courber à jamais nos esprits sous ses dogmes, et qui l'est assez pour ne plus nous permettre une autre foi que la sienne ?

« J'en conviens, messieurs, après dix-sept siècles où Jésus-Christ ne s'est pas usé il l'a été enfin au siècle dernier, il l'est encore aujourd'hui ; mais loin que cet accident menace l'œuvre du Christ, elle en tire un éclat qu'il vous sera facile de reconnaître et d'apprécier.

« Trois pays étaient le siège de la révolte totale contre Jésus-Christ ; l'Angleterre, la France et l'Allemagne. Quant à l'Angleterre, il y a long temps déjà que l'incrédulité n'y a ni puissance ni renom. Si vos oreilles ont été attentives aux échos du parlement britannique, cette expression la plus haute des pensées nationales, il ne sera pas venu jusqu'à vous, depuis la naissance du siècle présent, une parole qui ait été une injure ou une menace pour le Christ. L'Angleterre a émancipé les catholiques ; elle a rappelé à la tribune de son parlement la voix proscrite des tenans de la papauté ; elle a ouvert ses campagnes à la charrue des moines, et ses écoles à la science du clergé romain. Les vieux murs d'Oxford ont entendu les plus célèbres docteurs de l'anglicanisme y parler de Jésus-Christ comme l'antique Eglise ; il ont vu la retraite de plusieurs d'entre eux, qui y récitent l'office à la façon des religieux, et demander, au pied du crucifix, le retour de leur âme et de leur pays à la vieille foi des Anglo-Saxons. Des chapelles catholiques, et même des cathédrales, sont sorties si brillantes de la terre de proscription et Jésus-Christ s'est prononcé triomphalement, avec ses évêques et ses prêtres, dans les rues où les pierres et l'épée l'avaient poursuivi. L'Angleterre enfin est ravie à l'incrédulité, elle qui la première l'avait couverte de sa protection, de ses lords et de ses gens d'esprit.

« Si nous regardons ensuite la France, sans doute nous y remarquerons pas avec la même plénitude les signes d'un retour à la foi. Cependant nul de vous, instruit du passé et du présent ne comparera ensemble les deux situations. Au dernier siècle, l'incrédulité était maîtresse absolue des esprits ; elle seule tenait la plume et portait la parole avec éloquence ; ses livres étaient des événemens publics, ses grands hommes marchaient à l'égal des vieilles familles de la monarchie et s'entrenaient familièrement avec tous les rois de l'Europe ; une conjuration flagrante et sans contre-poids élevait jusqu'au ciel toute injure contre Jésus-Christ. En sommes-nous là, messieurs, à l'heure où je vous parle ? — Jésus-Christ n'a-t-il point parmi nous ses écrivains, ses orateurs, son parti, sa jeunesse, sa gloire, et si l'incrédulité subsiste, ne savons-nous pas bien lui faire baisser la tête, et marcher dans la force de notre âme contre ses succès vieillissés et ses espérances si mal justifiées. Il en est ainsi, messieurs ; le mot d'ordre de la foi, dans ce qu'elle a de plus militant, part de la France, nos missionnaires, nos sœurs de charité, nos frères des écoles chré-

tiennes le portent jusqu'aux extrémités du monde, et quiconque aime Jésus-Christ sur la terre tient la main sur notre cœur pour y reconnaître les pulsations de la foi et remercier le Dieu qui frappe et qui gémit.

“ Je ne dirai rien de l'Allemagne : elle est restée sans doute, quoique avec des modifications, le foyer de la guerre contre Jésus Christ, c'est là que nos incroyans vont demander les armes que le génie de la France leur refuse de plus en plus, mais la chute est grande, et la foudre qui sort des nuages du Rhin n'est pas destinée à faire les mêmes blessures que cette double langue de l'Angleterre et de la France, dont le grand comte Maistre présidait, il y a déjà plus d'un quart de siècle, la future alliance au profit de l'Eglise et de Jésus-Christ.”

— La rue de Varennes est une des plus nobles rues du Faubourg-Saint-Germain. On remarque à son extrémité, du côté du boulevard des Invalides, un vaste et splendide hôtel, avec un immense jardin s'étendant sur le boulevard jusqu'à la rue de Babylone. Cet hôtel appartient aux dames du Sacré-Cœur, communauté religieuse qui a le privilège de posséder dans son pensionnat toutes les jeunes filles du noble faubourg. Dans le temps, on s'est beaucoup étonné, et l'on s'étonne encore de la vogue que la maison du Sacré-Cœur a obtenue comme maison d'éducation. On l'attribuait à des causes plus que singulières. La communauté du Sacré-Cœur avait pour supérieure madame Eugénie de Grammont-d'Asté, qui vient de mourir. Voilà l'explication de la vogue du célèbre pensionnat de la rue de Varennes. Madame de Grammont-d'Asté était proche parente du duc actuel de Grammont, et nièce de M. de Boisgelin, archevêque d'Aix, qui, lors de la révolution de 89, rédigea *l'Exposition des motifs contre la constitution civile du clergé*. Madame de Grammont avait émigré avec sa famille. Rentrée jeune en France, elle suivit avec assiduité les premiers catéchismes de Saint-Sulpice, à la chapelle des Allemands, où MM. de Quélen et Gaston de Sombucy préludaient à leur carrière sacerdotale avec un zèle digne d'éloges. Ce

fut en 1806 que madame de Grammont entra dans la communauté du Sacré-Cœur, encore récente. Antoinette de Grammont, sa sœur, embrassa, comme elle, la profession religieuse dans le même ordre ; et enfin, sa mère, la comtesse de Grammont-d'Asté, à l'exemple de ses deux filles, renonça au monde pour vivre dans le cloître. L'exil et les malheurs de la révolution avaient éloigné de la société la comtesse et ses enfans. Madame Eugénie de Grammont, douée d'un jugement droit, d'un esprit solide, d'un sang-froid étonnant, entendait parfaitement les affaires. Les conjonctures imprévues et difficiles ne la trouvaient point en défaut, et sa prudence savait donner des conseils utiles même aux hommes qui avaient la triture des affaires. Madame la duchesse d'Angoulême avait une haute estime pour madame de Grammont, estime partagée par la reine Marie-Amélie.

Après 1830, quand l'archevêque de Paris, M. de Quélen, poursuivi par les passions du moment, errait d'asile en asile, madame de Grammont eut la généreuse idée de lui offrir l'hospitalité. On lui fit des objections sur ce projet, on lui représenta à quels dangers elle exposait la communauté et le pensionnat, en cas d'émeutes, quelle responsabilité elle assumait sur sa tête.— Sans contester la justesse de ces observations, elle n'en persista pas moins dans son dessein ; et M. de Quélen put rencontrer, rue de Varennes, le calme et la sécurité qu'il ne connaissait plus.— Madame de Grammont était une femme de tête et de cœur, une de ces femmes rares, qui savent apporter une grande énergie dans l'accomplissement des choses nobles et délicates. Elle prit part à l'établissement des orphelins du choléra, création de M. de Quélen. Elle laisse pour neveux et nièces M. Agénor de Grammont, mesdames de Gabriac, de Salmour, de Vergennes, d'Avissard et Davidoff. Ses obsèques ont été célébrées, dans la chapelle du Sacré-Cœur, par un clergé nombreux, en présence de l'élite de la société parisienne. Le corps a été transporté à Conflans.

DE PRÉFONTAINE.

## MELTON-MOWBRAY.



n a toujours calomnié l'hiver. La vieillesse, cet âge terrible que chacun redoute et auquel chacun voudrait arriver, on appelle l'hiver de la vie. Au contraire, on flatte injustement le printemps, qui ne tient pas ce qu'il promet. Les Dumoustier, Rambuteau et autres mythologues ne se permettraient pas de dire qu'une jeune fille a seize ans ; ils trouvent plus décent, plus gracieux de lui donner seize printemps. Et cependant l'hiver n'en impose à personne ; l'hiver s'annonce avec son cortège de froid, de neige et de pluie, et souvent il nous gratifie des bienfaisans rayons d'un soleil inespéré. L'hiver a du bon et du très bon. Sans parler des bals, des fêtes, du carnaval, les saturnales modernes ; pendant l'hiver, on patine, ceux qui savent ; on chasse à tir, à courre, et la chasse à courre est une passion comme le jeu : qui a chassé chassera. Autrefois, en France, le goût de la chasse était plus général qu'il ne l'est

aujourd'hui. Mais si la quantité a disparu, la qualité n'a pas fait défaut. Les départemens de la Vienne, de la Creuze, de la Charente, de la Gironde, retentissent annuellement des hauts faits de MM. de La Berge, de Chasse, de Maulmont et de Monthon. Le Marquis de Mac-Mahon, mort si malheureusement, il y a deux ou trois ans, dans une course de haies, a laissé en Bourgogne la réputation d'un véritable Nemrod ; MM. de Thuret, de Tholozan et de Ségur, exploitent avec succès les vieilles futaies de la Traconne, dans le département de la Marne. En 1840 ou 1841, une société parisienne, composée de noms illustres, sous la direction du marquis de Perthuis, affermaient et afferme peut-être encore les 28,000 arpens de la forêt de Rambouillet. Une fois par semaine, on chassait le daim ou le chevreuil. Mais, pour le moment, nous n'avons pas à vous entretenir de nos veneurs français, mais des chasseurs anglais en général, et de Melton-Mowbray, en particulier.

Melton-Mowbray, petite ville dans le Leicestershire, était il n'y a pas encore bien long-temps, le rendez-vous élégant officiel de toute l'Angleterre chassante et aristocratique. Les quelques dizaines de milles qui la séparaient de Londres n'étaient rien pour les riches sportsmen, qui faisaient ce trajet en quelques heures : mais ils opposaient une barrière insurmontable aux cockneys, qu'une plus courte distance eût alléchés et attirés. Le Leicestershire est un magnifique pays de pâturages, et, comme en chasse, on attrape aussi communément une chute qu'un renard, il est plus doux de tomber sur le gazon que sur la pierre. Toutefois, malgré les circonstances atténuantes du gazon, ces plaisirs n'en ont pas moins leurs dangers réels. Les innombrables troupeaux du Leicestershire ne sont gardés que par des barrières hautes et fixes, bergers et bouviers de bois, que maudit bien souvent le cavalier, trahi par un élan mal pris de son cheval.

M. Meyneel tint le premier et avec gloire l'équipage de Melton, équipage qui n'a pour liste civile que les souscriptions des chasseurs. A M. Meyneel succéda sir Harry Goodrick, et l'héritier ne succomba pas sous le poids de l'héritage. L'immense fortune de sir Harry prêta aux réunions de Melton un nouvel éclat. Sa maison, sa table, ses écuries, furent ouvertes à ses amis ou soi-disant tels. Pendant vingt ans, il fut le roi de Melton, et jamais royauté ne fut plus populaire. Après lui vint sir Frédéric Holliouck. Sir Harry avait fait construire un chenil à sept milles de la ville; sir Frédéric l'augmenta et l'embellit. Au bout de quelques années, il abdiqua en faveur de M. Errington, gentleman distingué. La chasse a aussi ses Charles-Quint. Mais bientôt M. Errington se maria; l'amour fit tort au sport, et lord Suffield fut appelé à lui succéder.

Lord Suffield n'aimait pas seulement les chevaux et la chasse, il pratiquait en grand seigneur les plaisirs les plus ruineux. Il mena du même train ses guinées et l'équipage de Melton, et un beau jour, il se trouva seul entre les restes décimés de ses chiens efflanqués et les misérables débris de sa fortune passée. Des créanciers mal appris firent saisir et vendre l'équipage à l'encan. Mais les hommes passent et les institutions restent. La ruine de lord Suffield ne devint pas un malheur public. La société se reconstitua sur de nouvelles bases. Les chiens valides furent rachetés, et M. Green prit en main les rênes de l'équipage.

L'équipage de Melton se compose d'un pack (1) de chiens et d'un pack de chiennes. Jamais les deux packs ne chassent ensemble, jamais ils ne se voient; on craint que la moindre préoccupation amoureuse ne les détourne du rude service auquel ils sont soumis. L'équipage sort tous les jours, excepté le mercredi et le dimanche. Chaque pack a, pour sa part de fatigues, quatre chasses en dix jours, et quelles chasses! Tant que dure le jour, courir à fond de train, traverser à la nage les ruisseaux, les rivières glacées par le froid, et pour toute nourriture recevoir des coups de fouet!

Les environs de Melton sont entourés de châteaux, véritables pépinières de chiens et de chasseurs :

Là, c'est *Cotts' More*, à lord Lonsdale. C'est sa meute qui, sans avoir la supériorité des chiens de Melton, est parfaitement menée par le colonel Lowther, l'un des fils du cottage.

Un peu plus loin, c'est *Beauvoir-Castle*, aux ducs de Rutland. De temps immémorial, il a existé à *Beauvoir-Castle*, un grand

établissement de chasse, et l'équipage passe pour l'un des plus vites de l'Angleterre.

Les sportsmen qui viennent passer la saison de la chasse à Melton amènent avec eux leurs chevaux. Les plus modestes n'en ont que quatre ou cinq. Les dandies de Londres étalent un tel luxe de *hunters* (2) et de *hacks* (3), que l'on se croirait à une solennité de Hyde-Park. Il est de très bon goût et de haute élégance d'envoyer une colonne de valets et un régiment de chevaux, et de n'arriver qu'un mois ou deux après eux. Les écuries, richement montées, abondent à Melton, où la vanité joue un rôle tout comme l'amour de la chasse. Mais il n'y a pas de soleil sans ombre, de médaille sans revers. Quelquefois cette brillante aristocratie d'hommes et de chevaux se voit condamnée à la douloureuse société de sportsmen gueux comme Job, et de maigres haridelles, tristes pensionnaires de *Tilbury* (4), qui ne se laissent nullement intimider par les grands airs des uns et les aïeux des autres.

Les jours de chasse, à neuf heures, on monte à cheval; à dix on est au rendez-vous, au couvert planté en joncs marins, où souvent on a le bonheur et le plus souvent l'espoir de lancer un renard. Là sont réunis cent cinquante chasseurs en habit rouge. Voici le *huntzman* (5), à sa selle est suspendu le cornet avec lequel il appelle les chiens à la voix et relève leurs défauts. Voici les deux *whips* (6), attention! Les chiens sont lancés dans le couvert, les chasseurs s'épandent autour. Chacun fait silence, regarde de tous ses yeux, écoute de toutes ses oreilles : quelque signe, quelque bruit trahissent-ils la présence de l'animal? Quelquefois traquée, éperdue, la bête se met à fuir; alors le *huntzman* d'emboucher son cornet, d'appeler ses chiens, de se mettre à leur tête, et tous se précipitent à la poursuite du renard. Il ne reste en arrière que les chevaux trop pansus et les chiens trop paresseux; mais ceux-ci ont affaire à forte partie. Fouet en main, les *whips* poussent vigoureusement les traînardes, les ramassent et les ramènent. Le cornet mugit et hurle de plus en plus. Quel horrible charivari! Où sont nos trompes retentissantes, nos brillants airs de chasse? Quelle vitesse! Quelle rapidité! Ce n'est pas une chasse, c'est une course. Les Anglais seraient les premiers chasseurs du monde, si l'art de chasser n'était que l'art de galoper à fond de train. Mais la vénerie est une noble science, qui a ses lois, son langage, sa musique et ses instruments. En France, il y a des veneurs, en Angleterre, il n'y a que des *riders*, gentlemen ou non. Au moindre change, leurs chiens font défaut, et ne trouvent plus la voie. Le *huntzman* fait défaut à son tour, et la chasse est manquée. Sur trois renards lancés, à peine en force-t-on un seul. Les chiens crient, les chevaux galopent, les hommes enragent; c'est le supplice de Tantale appliqué à la chasse.

Parmi tant de hardis chasseurs indigènes, jaloux comme de véritables Anglais qu'ils sont, que d'habileté, que de courage ne faut-il pas à nos compatriotes pour soutenir dignement l'honneur du nom français? Tout Parisien qu'il était, le comte de Vaublanc sut conquérir droit de cité à Melton. M. de Normandie tint tête aux plus fous sauteurs de barrières. Quant au comte d'Orsay, il a appris aux Anglais qu'on peut être élégant, parfumé des pieds

(2) Hunter, cheval de chasse.

(3) Hack, cheval de promenade.

(4) Tilbury, marchand et loueur de chevaux à Londres.

(5) Huntsman, piqueur.

(6) Whips, valets de chiens; on leur a donné le nom du fouet qu'ils portent : littéralement whip veut dire fouet.

(1) Pack-meute

à la tête, qu'on peut chasser en bottes vernies, et n'en être que plus intrépide. Le premier, le comte d'Orsay parut à un rendez-vous de chasse, dans une tenue irréprochable de fraîcheur, de style et de bon goût. D'abord, les vieux Nemrods anglais s'amuserent beaucoup de son habit si frais, de son gilet si blanc, de sa cravate si artistement nouée ; ils comptaient se divertir immensément aux dépens du Français. Les pauvres gens ! parce qu'ils étaient sales et crottés, ils s'imaginaient qu'il fallait leur ressembler, sous peine de n'être qu'un indigne chasseur.

Parmi les rieurs, un gentilhomme anglais, à la crinière rouge et nationale, à la tournure fâcheuse, un des héros ordinaires de la chasse, se faisait remarquer par ses plaisanteries fines et délicates : vous savez avec quel tact les Anglais manient l'arme du ridicule. Le comte d'Orsay ne s'apercevait pas de l'effet produit par l'élégance de sa toilette. Et, sans être stimulé par le besoin de se faire un nom, une position, tout naturellement il accomplit mille prouesses, qui donnèrent à réfléchir au gentilhomme rouge. Devant lui les murs de six pieds n'avaient que six pouces ; les rivières devenaient des ruisseaux et les précipices de simples fossés.

Au milieu du jour, la chasse arriva à une rivière, que les pluies avaient changée en torrent. Le renard se jette à l'eau ; les chiens le suivent, les chasseurs reculent, tous ils ont peur, excepté le comte d'Orsay ; ce Français si élégant, ce Français dont on avait tant ri, se lance dans le torrent. Il ne s'agissait de rien moins que d'être englouti, et, comme dit le poète, *to be or not to be*, d'être ou ne pas être. Mais Dieu protégeait la France et son champion ; il arriva sain et sauf à la rive opposée. Quand il eut mis le pied sur la terre ferme, il voulut savoir si ses compagnons s'étaient tirés d'affaire aussi heureusement que lui : ils n'avaient pas bougé, ils étaient encore cloués sur le rivage. A ce regard qu'il prend pour une insulte, le gentilhomme rouge n'y tient plus ; la vanité l'emporte ; il ne craint plus rien ; il pousse son cheval dans la rivière. Arrivés au milieu de l'eau rapide et tourbillonnante, qu'ils n'avaient pas su couper, homme et cheval perdent la tête ; ils vont périr ; mais le comte d'Orsay est là ; il a tout compris, tout vu, et le pauvre Anglais ne périra pas cette fois, victime de sa jalousie, contre un Français. Une main vigoureuse et protectrice saisit le cheval par la bride, le ramène au rivage d'où il était parti, et, sans attendre les remerciements du cavalier sain et sauf, le comte d'Orsay avait disparu ; une troisième fois il avait traversé la rivière. Il se mit à la poursuite du renard, qui avait profité de cet acte d'humanité pour gagner du terrain ; mais pour cela il n'échappa pas à son triste sort. Seul, le comte d'Orsay força le renard, seul il chassa toute la journée. Il ne retrouva que le soir ses compagnons du matin, et, pour les consoler de leur mésaventure, il leur tendit la main et la queue du renard, trophée de sa victoire.

Les gens de Melton ne sont pas seulement jaloux des Français ; tout ce qui n'est pas naturalisé Meltonien par un long exercice jouit du plus profond mépris, fût-il Ecossais, Irlandais, ou même Anglais. L'amour-propre national s'efface devant l'amour-propre local. Le Leicestershire se proclame la terre classique de la chasse, et Melton s'en dit la capitale.

Rien n'égale le mépris que professent ces féroces chasseurs pour les paysans. Il sied bien à des manans, sous le frivole prétexte de conserver leurs bestiaux, leur unique richesse, il leur sied bien de boucher les trous pratiqués dans les haies pour la plus grande facilité des chasseurs ! comme si quelques misérables moutons perdus pouvaient entrer en balance avec les nobles plaisirs de nobles chasseurs !

Voilà la vie de Melton. De dix heures du matin à cinq heures du soir, c'est un mélange de pluie qui tombe et de cavaliers qui font comme la pluie, de chiens qui aboient, de renards qu'on ne force pas et de chevaux qu'on force ; de fossés où l'on roule et de paysans que l'on rosse. De cinq heures du soir à dix heures du matin, l'on joue, l'on mange et l'on boit. Les sportsmen qui se conviennent louent une maison, et ils y établissent une espèce de club où ils reçoivent leurs amis. L'étiquette est en grand honneur à Melton, où tous les jours, à côté l'un de l'autre, l'on brave les mêmes dangers. Il semble cependant que de cette confraternité de chutes devrait naître, quitte à mourir ensuite, une certaine intimité.

En France, les voyageurs entassés dans une diligence n'ont pas encore perdu de vue leur clocher, que déjà règne entre eux la plus cordiale familiarité. Chacun sait les risques qu'il court dans ces voitures, si bien construites pour verser sur les routes si bien entretenues pour venir en aide à la mauvaise construction des voitures. En présence d'un péril commun, toutes les langues se délient, toutes les confiances s'épanchent. Tant que l'on roule ensemble l'on s'aime, l'on s'adore. Il est vrai que ces amitiés, ces tendresses, inspirées par la peur, ne survivent pas au voyage. Pourquoi n'en serait-il pas de même à Melton ? Une intimité dont l'on prévoit, dont l'on fixe soi-même le terme, n'a rien de compromettant pour l'avenir. Mais à Melton, l'étiquette est aussi sévère que dans la plus petite cour des plus humbles principicules d'Allemagne. On ne s'aborde qu'après une présentation officielle. A l'aristocratie de la naissance se joint l'aristocratie de l'écurie. Le chasseur qui n'a que six chevaux se voit dédaigné par celui qui en a huit, et ainsi de suite. L'on peut consentir à rouler dans le même fossé, l'on peut même, au besoin, se porter secours ; mais se saluer, mais se parler, fi donc !! ?

Certains dandys indigènes, gonflés de vanité, infatués de leur mérite, poussent cette réserve jusqu'à l'extravagance. Un de ces lions ridicules, le plus ridicule, peut-être, lord \*\*\*, reçut un jour, à Paris, une leçon dont il n'aura pas profité sans doute, mais qui lui aura été fort sensible. Lord \*\*\* a une réputation d'excentricité qui n'a pas de rivale au monde ; à pied, à cheval, à la chasse, dans un salon, quand il parle, quand il se tait, quand il rit, quand il dort, il est prétentieux à l'excès. Il veut se singulariser à tout prix, et il ne réussit que trop à se rendre insupportable par ses airs dédaigneux. A Melton, il crut devoir honorer de la plus complète indifférence un Français, le comte de... avec lequel il passait sa vie chez des amis communs. Quelques mois après cette rencontre de chasse, lord \*\*\* vint à Paris. Dans le monde, il rencontra le même comte de... qu'en Angleterre il avait tenu à distance de sa noble personne, le comte de... l'un des élégans les plus recherchés du faubourg Saint-Germain. L'air, le séjour de Paris avaient, il faut le croire, assoupli le caractère de l'orgueilleux Anglais ; le lion s'était fait agneau. Lord \*\*\* voulut bien s'humaniser jusqu'à reconnaître son ancien compagnon de chasse. Il lui demanda de son air le plus gracieux s'il n'avait pas eu le plaisir de le rencontrer à Melton il y a quelques mois ; oui, mylord, répondit le comte de... J'étais à Melton à cette époque, mais je ne me rappelle nullement de vous y avoir vu.

La réponse était sanglante pour un homme qui s'imaginait que partout où il daignait être, on ne devait, on ne pouvait voir que lui ; et, n'avoir point été ébloui des rayons de son élégance, était le coup le plus rude que l'on pût porter à sa vanité.

A Melton, l'habit rouge est de rigueur, à toute heure de la jour-

née, dans les champs comme dans les salons. L'on chasse en habit rouge, l'on dîne en habit rouge ; le soir seulement, par surcroît d'élégance, les basques sont doublées en soie bleue. Le *huntsman* et les *whips* sont aussi habillés de rouge, mais au lieu d'un habit, ils portent une redingote. Les sportsmen tiennent beaucoup à ces marques extérieures de supériorité. Au milieu de ces plaisirs, où l'orgueil est la passion dominante, au milieu de ces lions, qui, par ton, supportent avec délices des fatigues inouïes, et qui, ailleurs,

ne pourraient risquer d'avoir froid aux pieds, sans exposer leur précieuse santé, il est naturel que l'on attache un grand prix aux distinctions personnelles. Que demain, à Melton, tout le monde soit condamné au même nombre de chevaux, au même costume, à la même manière de vivre, et ce pauvre Melton, qui, depuis quelques années, a tant dégénéré, Melton sera tout à fait perdu.

CHARLES DE BOIGNE.

## LA CHAUMIÈRE.



H ! si j'avais encore mes dix-huit ans ! Si je sentais encore au fond de mon âme, cette fraîcheur de pensées, cette vivacité d'enthousiasme qui m'animaient à cette époque de la jeunesse, que ma vie a successivement perdues.

Si le charme des illusions ne s'était pas éteint pour moi, si le bonheur m'apparaissait encore comme ces aubes de printemps qu'on admire à genoux, belles de parfums et de rayons.

Oh ! ce ne serait pas dans les villes que je puiserais ma félicité, la félicité telle que je la rêve ; ce ne serait point parmi les hommes que je chercherais l'atmosphère qui convient à ma poitrine...

Montrez-moi plutôt un horizon immense où s'égarent de blanches nuées, où des clochers solitaires étincellent au soleil couchant.

Que je choisisse là un asile selon mon cœur : quelque pauvre chaumière perdue au fond des bois, comme un lit dans les mousses, et à l'entour un petit nombre de saules inclinés vers le ruisseau.

Plus loin une prairie bien verte, bien silencieuse, environnée d'arbres sombres, et par dessus tout un ciel bleuâtre.

Et c'est là que je voudrais vivre et mourir !

Mais j'aurais encore autre chose à demander à la terre ; ce ne serait point une vaine opulence ; elle sied mal dans les hameaux... seulement une femme, un ange...

Où le trouver cet ange !... Mon cœur m'a déjà répondu.

Oh ! ce ne serait point la jeune fille aux yeux noirs, légère, capricieuse, qui ne songe qu'au bal folâtre, et dont la main tremble dans la main qui la presse.

Ni celle dont le regard est un perpétuel sourire, et qu'un chant d'amour a toujours laissée froide et insensible comme la pierre.

Ce ne serait pas non plus cette brillante beauté à la chevelure soyeuse, à la démarche imposante, et qui compte de loin avec orgueil ses nombreux adorateurs.

Mais il est là-bas, près du sentier obscur une blonde fille, simple, modeste, abandonnée, et qui n'a d'autre compagne que sa mère.

La candeur embellit ses lèvres ; je ne sais quelle grâce l'environne comme un parfum suit la fleur, et la suavité de son visage, l'innocence de son regard... tout dit qu'elle n'a pas quinze ans.

Elle s'avance, et le bruit de ses pas me trouble ; et quand sa robe m'effleure, je respire à peine. Elle s'agenouille au pied des autels. Elle mêle aux hymnes sacrées la mélancolie de sa voix, et ce n'est plus la blonde fille timide, tremblante ; à la vivacité de son regard, l'expression céleste de sa figure, vous diriez une âme prête à fuir de la terre.

Et c'est alors que je l'admire, moi, désenchanté du monde de la vie, moi qu'une profonde douleur ramène dans le temple et qui sens le besoin de pleurer devant Dieu.

Elle ne sait pas que je l'aime ; mes lèvres n'ont point trahi le secret de mes pensées ; elle ne me connaît pas de nom, mais elle n'ignore pas ma vie ; elle sait que j'ai souffert, et je l'ai vue se détourner, un jour, pour me suivre des yeux.

Elle a une chaumière ; concevriez-vous mon bonheur ?

Savez-vous ce que la solitude renferme de trésors et de délices quand elle est partagée avec l'objet aimé !... Entretiens secrets, douces confidences, promenades au tomber du jour ; rêveries du cœur quand la lune tremble aux cieux, deux âmes ne formant qu'une âme !...

Ah ! si j'avais encore mes dix-huit ans !

ÉDOUARD TURQUETY.



## Stésies.

### A UNE JEUNE FILLE.



ois pure sous les cieux ! comme l'onde et l'aurore,  
Comme le joyeux nid, et la tour sonore,  
Comme la gerbe blonde, amour du moissonneur ;  
Comme l'astre incliné, comme la fleur penchante,  
Comme tout ce qui vit, comme tout ce qui chante,  
Comme tout ce qui dort dans la paix du seigneur !

Sois calme : le repos va du cœur au visage ;  
La tranquillité fait la majesté du sage.  
Sois joyeuse, la foi vit sans l'austérité,  
Un des reflets du ciel, c'est le rire des femmes ;  
La joie est la chaleur qui jette dans les âmes  
Cette clarté d'en haut qu'on nomme vérité.

La joie est pour l'esprit une riche ceinture ;  
La joie adoucit tout dans l'immense nature,  
Dieu, sur les vieilles tours, pose le nid charmant ;

Et la broussaille en fleur, qui fuit dans l'herbe épaisse :  
Car la ruine même, autour de sa tristesse  
A besoin de jeunesse et de rayonnement.

Sois bonne, la bonté contient les autres choses,  
Le Seigneur indulgent, sur qui tu te reposes,  
Compose de bonté le penseur fraternel.  
La bonté, c'est le fond des natures augustes.  
D'une seule vertu Dieu fait le cœur des justes,  
Comme d'un seul saphir le grand compas du ciel.

Ainsi tu resteras, comme un lys, comme un cygne,  
Blanche entre les fronts purs marqués d'un divin signe ;  
Et tu seras de ceux qui, sans peur, sans ennuis,  
Des saintes actions amassent la richesse,  
Rangent leur barque au Port, leur vie à la sagesse,  
Et, priant tous les soirs, dorment toutes les nuits.

VICTOR HUGO.

### UNE GOUTTE D'EAU.



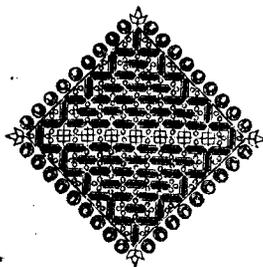
H ! qu'ils boivent dans cette goutte  
L'oubli des pas qu'ils faut marcher !  
Seigneur, que chacun sur sa route  
Trouve son eau dans le rocher !  
Que ta grâce les désaltère !  
Tous ceux qui marchent sur la terre  
Ont soif à quelque heure du jour ;  
Fais à leurs lèvres desséchées  
Jaillir de ta source sacrée,  
La goutte de paix et d'amour !

Ah ! tous ont cette eau de leur âme :  
Aux uns c'est un sort triomphant ;  
A ceux-ci le cœur d'une femme ;  
A ceux-là le front d'un enfant ;  
A d'autres l'amitié secrète ;

Ou les extases du poète :  
Chaque ruche d'homme a son miel.  
Ah ! livre à leur soif assouvie  
Cette eau des sources de la vie !  
Mais ma source à moi n'est qu'au ciel !

L'eau d'ici bas n'a qu'amertume  
Au lèvres qui burent l'amour,  
Et de la soif qui me consume  
L'onde n'est pas dans ce séjour.  
Elle n'est que dans ma pensée,  
Vers mon Dieu sans cesse élançée,  
Dans quelques sanglots de ma voix ;  
Dans ma douceur à la souffrance ;  
Et ma goutte à moi d'espérance  
C'est dans mes pleurs que je la bois.

ALPHONSE DE LAMARTINE.



## SALONS DE PARIS.

PARIS, 1<sup>ER</sup> AVRIL 1847.



CELLE source de curiosités physiques et morales que cette cour d'Espagne ! Je crois, ma parole d'honneur, que la nature l'a créée pour les besoins quotidiens de la chronique.

Assurément la réconciliation de M. Guizot et de lord Normanby, accomplie sous les auspices de deux banquiers cosmopolites ; assurément MM. Rothschild et Baring, obtenant pour les écus effrayés, ce que deux grandes nations réclamaient en vain pour leur repos menacé de toutes parts ; les amours du roi Louis de Bavière avec mademoiselle Lola Montès, laquelle demoiselle destitue les ministres de Sa Majesté, exile le prince héréditaire, s'étale en plein midi dans les carrosses de la reine légitime, corrige à coups de parapluie, fait mordre aux jambes les fidèles sujets de son royal amant, et prie ce grand monarque d'aller lui quérir en personne, les commis-Joseph qui ne la comprennent pas ; l'empereur Nicolas nommant, en vertu d'un ukase contre-signé par son ministre de la guerre, la grande-duchesse Mikhaïlowna, colonel du régiment des lanciers Serprakof ; le pauvre maréchal Soult cédant pour cent soixante mille francs comptant, à un Anglais, un Murillo qui lui en coûta le double et dont il possède les titres de propriété en bonne et due forme ; M. Bois-le-Comte, ambassadeur de France auprès de la république Helvétique, prêtant serment devant la cour royale de Paris en sa qualité de comte féodal ; le 29 octobre armant chevalier un M. Cabanis, capitoul et maire de Toulouse, que j'ai connu démocrate en diable ; le théâtre de Saint-Germain-en-Laye annonçant au public *une représentation gratis pour célébrer le retour d'Alexandre Dumas, marquis de la Pailleterie*, au milieu de son peuple ; M. le comte Walevski, fils incontesté d'un grand homme, sollicitant une mission de M. Guizot, s'extasiant et se pâmant d'admiration sous les voûtes où plane encore l'aigle de César : assurément, vous dis-je, toutes ces choses sont bien faites pour désopiler la rate la plus racornie ; mais, encore une fois, ces ravissantes drôleries sont moins que rien à côté des nouvelles qui nous viennent de Madrid, et qui accaparent depuis huit jours l'attention de tous les salons de l'Europe.

Toutefois, avant de vous raconter ces hontes de l'humanité, vous me permettrez de revendiquer, pour moi, le triste mérite de les avoir pressenties. On a beau dire qu'un Dieu prudent et sage cache pour nous les événements dans une nuit épaisse,

*Prudens futuri temporis exitum,  
Caliginosa nocte premit Deus.*

Le fait est qu'il y a près d'un an je vous déclarai net que la nature offensée avait refusé à don Francisco le pouvoir de perpétuer son espèce, et que, de son côté, l'innocente Isabelle avait hérité d'une foule de qualités paternelles manifestement contraires au principe de la succession directe. J'ajoutai même que, si le cruel projet de conjoindre ces deux personnages venait à se réaliser,

cette union recèlerait nécessairement toutes sortes de nullités canoniques, attendu qu'en général deux zéros ne forment pas une unité.

Eh bien ! ce pronostic, hasardé d'après des informations certaines, fit alors crever sur ma tête une nuée d'invectives. De tous les points cardinaux, on cria : "Haro sur Nicolas." N'être toute sa vie qu'un bel esprit qui discute sur des riens, quelle triste condition ! disaient les moins irrités ; fouiller ainsi dans les mystères des alcôves royales, inventer des infirmités souveraines, pour se procurer le plaisir de les remuer, et supposer à des princes bien nés une incapacité quelconque, c'est outrager la nature et la monarchie, c'est infâme, c'est odieux, c'est pendable ; ce Nicolas ose tout, excepter signer son nom, ce qui prouve au moins qu'il rougit encore de quelque chose, s'écriaient mes ennemis.

Et moi je leur répondais : La monarchie ! Je la porte dans mon cœur, j'en rafole ; mais je ne la veux pas impotente, parce que j'ai peur que l'humanité ne boîte de sa goutte et ne gémisses quand elle geint. Prenez garde, mes seigneurs, en persistant à vouloir subordonner la règle morale à l'utilité politique, vous vous exposerez à toutes sortes de désagréments ; vous semerez des scandales, des turpitudes, des révolutions peut-être ; vous achèverez de délustrer la royauté ; vous en ferez une infirmerie et je ne répondrais même pas qu'en la voyant aussi souffreteuse, rachitique, dolente, humorale et abaissée, ses fidèles ne se crussent un jour ramenés à l'époque des Borgia. Alors tout prestige étant dissipé, les boutures royales n'auraient plus de tuteurs contre l'orage, ce qui serait un très grand malheur pour l'humanité : donc je demande formellement que le mariage de la reine Isabelle avec don Francisco soit indéfiniment ajourné.

Voilà ce que je disais, l'an passé, à qui voulait l'entendre. Mais, chose extraordinaire, ma voix ne fut pas écoutée par les puissances, et, nonobstant mes protestations réitérées, la diplomatie passa outre à la célébration de cette union fatale.— Observez que je dis : à la célébration, et pas autre chose.— Enfin dans cette circonstance solennelle, la diplomatie a, pour me servir de sa formule, franchi le Rubicon, ce qui, soit dit en passant, me fait songer qu'à côté du Rubicon se trouve précisément la république de Saint-Marin.

Voyez aussi ce qui arrive quatre mois seulement après ce mariage fantastique : une mésintelligence atroce éclate entre les deux époux, pour qui le lit nuptial n'est plus qu'un théâtre d'amères dérisions ; la reine est profondément ulcérée contre son mari ; le roi n'éprouve que des répugnances pour la reine ; l'un et l'autre se gratifient des plus étranges accusations. Est-ce là, dit Isabelle, l'époux et les feux que j'avais rêvés ?

Mère cruelle, il fallait de ta fille  
Aux murs d'un cloître ensevelir les jours.  
Là, Dieu du moins nous crée une famille :  
Là, son amour éteint tous les amours.

— Vous me la donnez belle répond don Francisco aux amis étonnants qui gourmandent son apathie conjugale. Je voudrais bien vous y voir. Ayez donc beaucoup d'amour pour une enfant qui a hérité de toutes les grâces physiques et morales de Ferdinand VII ; donnez donc un fils à une princesse qui porte dans son sein les éléments de toutes les douleurs ! Ce qui distingue surtout mon épouse bien aimée, ce sont les yeux étincelants et le regard aride, terne et vide de son père ; son humeur revêche, opiniâtre, sa gaucherie, sa tête mobile sans noblesse et sans grâce, et, par dessus le marché, ses humeurs froides. Observez-la quelques instants, et, dans le froncement de ses sourcils, dans les nuages qui obscurcissent rapidement ses traits, vous ne tarderez pas à retrouver les indices de ce caractère chagrin, morose et dur, qui faisait de son auguste père l'être le plus désagréable et le plus brutal de toutes les Espagnes. Ajoutez que, déjà menacée d'une hydrocypis, mon épouse bien aimée n'a de goût décidé que pour les sucreries. Tous les meubles du palais en sont maculés ; elle en mange dans la salle du conseil et jusque sur le trône. Enfin, un faible irrésistible pour les diabolins est le trait le plus caractéristique de ma souveraine. Et voilà, cependant, ce qu'on m'a donné pour une charmante jeune fille, aux traits pétillants d'intelligence et de vivacité, quoique conservant un peu trop du type bourbonien. Oui, certainement, je mourrai sans postérité, si l'on ne se hâte de séparer deux êtres si bien faits pour vivre éloignés l'un de l'autre. Peut-être même ce doux nom de père me serait-il refusé sans cela !

Ce n'est pas tout encore. Voilà que, non content de confier à quiconque ses déboires et ses dégoûts, don Francisco saisit la cour de Rome de la question, dépose ses chagrins les plus secrets dans le sein de l'Église, et supplie, à mains jointes, le souverain pontife de dissoudre un mariage qui le place dans l'alternative de passer sa vie en enfer ou de *se pétrir*.

Du reste, le désir d'une prompte séparation est mutuel, et la reine, de son côté, appelle à cor et à cris un divorce, à l'appui duquel elle excipe d'une multitude de nullités canoniques, plus ridicules les unes que les autres. La reine Christine seule est ébahie de tant de bruit, et ne comprend pas qu'il soit si difficile d'obtenir un héritier.

Or, vous devinez dans quelle confusion, dans quel dédale d'intrigues et de contre-intrigues, dans quel imbroglio sans issue, cette mésintelligence, à propos d'un enfant, plonge l'Espagne, la France, l'Angleterre, l'Europe entière ; car la stérilité du couple royal est d'une haute gravité pour l'Europe. Un enfant de moins, et tout est menacé dans cette partie du monde ; la guerre civile et la guerre étrangère, les révolutions intérieures et les tempêtes mugissent une fois encore aux oreilles des rois : un enfant de plus, Isabelle féconde, don Francisco valide, et, au dehors comme au dedans, le temps se calme, l'horizon se rassérène, les peuples s'apaisent, et les trônes se raffermissent. En un mot, les destinées de l'Occident dépendent d'un *moutard* plus ou moins bien constitué, ce qui constate d'une manière très-satisfaisante les progrès de la civilisation et les inappréciables bienfaits des divers régimes constitutionnels sous lesquels l'Europe moderne a le bonheur de vivre.

En attendant que Pie IX résolve la difficulté canonique portée à son tribunal, ou que don Francisco se décide à faire son devoir, l'Espagne recommence à se décomposer ; les haines et les espérances s'y réveillent plus vivaces que jamais ; les intrigues et les

complots se croisent et se heurtent en tous sens ; don Enrique, qui avait cependant bien mérité de la cour de l'Escorial, puisqu'il lui avait vendu ses amis, est chassé par elle, et réduit à chercher une seconde fois un azile en France ; la guerre civile se rallume dans la Catalogne et la Navarre ; Cabrera franchit les monts, et arbore le drapeau de la loi salique ; le comte de Montemolin se prépare à se rendre en Espagne, après avoir, dit-on, reçu la main de la princesse Marie, fille du duc de Cambridge, oncle de la reine Victoria ; son frère a déjà épousé, il y a quinze jours, une archiduchesse d'Autriche, belle-sœur du duc de Bordeaux ; la nation espagnole commence à trouver mauvais que ses destinées soient la proie de la politique de M. Guizot, et il ne serait pas étonnant qu'elle se décidât à secouer la vermine qui la ronge ; Christine nous ramène ses vertus, son Mugnoz et ses petits adultérins ; toutes les grandes puissances font des emprunts, lèvent des armées, et nous toisent insolemment de la tête aux pieds.

— Les premiers beaux jours paraissent devoir faire pousser sur la terre officielle autant de mariages que de ducs, de comtes et de barons. M. le comte Edmond de Lantivy, fils de M. de Lantivy capitaine de vaisseau, épouse mademoiselle Lucie de Colbert, fille du lieutenant-général de ce nom ; M. Passy, conseiller d'état et référendaire à la cour des comptes, s'unit à mademoiselle Florence Maricot ; M. Félix Hartmann, opulent manufacturier, reçoit la main de mademoiselle Samson Davilliers, fille du régent de la Banque de France. Mais le plus romantique de tous ces hyménées est celui du général de Lamoricière, lequel a été accompagné de circonstances assez curieuses.

Un soir, — il y a de cela fort peu de temps, — un respectable ecclésiastique, l'abbé L. . . . , témoignait, dans le salon de madame la comtesse de T. . . . , le désir qu'il aurait de faire parvenir à M. le général de Lamoricière une communication éminemment intéressante pour lui.

— De quoi s'agit-il ? demanda le général D. . . . , qui était présent à cette causerie intime : si vous croyez pouvoir me le dire, le général de Lamoricière le saura demain matin.

— Monsieur le comte, ma jeune et charmante pénitente, mademoiselle d'Aub. . . . , s'est fort éprise du commandant de la province d'Oran, sans l'avoir jamais vu ni en personne, ni en peinture. Elle appartient, vous le savez, à une famille haut placée dans la hiérarchie sociale et dans la considération publique. Sa fortune est parfaitement établie, son éducation est excellente, son caractère ne laisse rien à désirer ; et si M. le général de Lamoricière veut se marier, il ne saurait trouver un parti plus sortable que cette aimable personne.

Le lendemain matin, le général était informé de sa bonne fortune ; mais, avant d'écouter le moindre renseignement sur la situation de fortune de mademoiselle d'Aub. . . . , il voulut, en homme sensé, s'assurer que sa femme le suivrait en Afrique, sans jamais exprimer un mot de regret sur les mille plaisirs de Paris. Cela bien convenu, le mariage fut arrêté, un peu malgré les grands parents qui, dit-on, n'étaient pas démesurément flattés de s'allier à un haut fonctionnaire du gouvernement *usurpateur* de Juillet. Mais la fermeté de la jeune fille surmonta tous les obstacles, et mademoiselle d'Aub. . . . donna à un brave officier son cœur, sa main et sa dot, qui paraît être de deux cent mille francs dans le présent, de huit cent mille dans l'avenir, ensemble un petit million ! Le roi a complimenté en ces termes M. de Lamoricière : « Général, vous venez de remporter une belle victoire. »

Et qu'on dise ensuite que la gloire n'est qu'une chimère !

— Elle n'est plus, hélas ! l'actrice inimitable, le diamant dramatique, la femme gracieuse et jolie comme on ne l'est pas, le plus beau talent qui ait glorifié la scène française, celui auquel nous devons la résurrection de tant de vieux chefs-d'œuvre, l'inauguration et le triomphe de tant de chefs-d'œuvre nouveaux. Mademoiselle Mars est morte, morte pour la seconde fois ; car elle mourut, la grande artiste, le jour où elle se sépara du théâtre, c'est-à-dire des enivrements de la foule, des applaudissements frénétiques des Parisiens et des admirations de l'Europe ; vie fortunée, radieuse, délirante, au milieu de laquelle s'écoulèrent trente années de sa vie.

J'ai suivi au champ du repos celle qui ne doit plus le quitter, et au moment d'en sortir, je me suis demandé si, à mon âge, c'était bien la peine de m'en aller.

Insensés, nous parlons en maîtres,  
Nous qui, dans l'océan des êtres,  
Nageons tristement confondus !  
Nous dont l'existence légère,  
Parcille à l'ombre passagère,  
Commence, paraît et n'est plus.

L'auteur de ces vers mourut de faim, c'était Malfilâtre.

NICOLAS.

## REVUE DU MOIS.

### AVRIL, 1847.

Je n'aime pas les tons lamentables, les airs douloureux, les complaintes et les jérémiades. La vie est assez courte, assez dure, assez triste, qu'il importe beaucoup je crois, que chacun y mette un peu du sien, afin de la rendre aussi agréable que possible. On aurait grand tort, selon moi, de s'arrêter à pleurer et à gémir à chaque contrariété, contretemps, déception ou épreuve que l'on rencontre sur la route ; la vie alors serait insupportable et et insipide, et ma philosophie me dit que ce n'est pas cela que la providence a voulu pour nous en nous jettant sur la machine ronde. Oh ! non. Cependant les misères ne nous assiègent pas moins ; c'est vrai ; aussi faut-il savoir les recevoir et dans ce cas appeler le bon génie qui console, rallier les esprits abattus, secouer son cœur endolori, arracher son âme à l'affliction, en anticipant par l'espérance, qui ne nous quitte jamais, la fin de ses maux, des jours meilleurs, un avenir plus riant, des désirs accomplis.

Telles étaient mes réflexions en trempant ma plume dans l'encre pour commencer ma Revue du Mois. Je voulais m'arracher tant bien que mal, à l'influence secrète d'un songe creux, d'un espèce de spleen nébuleux, d'humeur noire, d'hypocondrie qui n'a jamais convenu à ma gaité naturelle, et qui, je dois le dire aussi, serait bien peu propre à donner le moindre attrait à une chronique quelconque. J'avais bien une excuse à offrir à mes lecteurs pour cette absence de joyeux pensers, si indispensables à un conteur de salon, qui doit bien se garder d'écrire pour ennuyer ou attrister son monde ; cette excuse, c'était le temps. Avec le meilleur vouloir possible, je m'occupais donc d'éloigner de moi toutes les idées tristes et je cherchais à ravitailler ma chronique.

Asmodée, mon ami, place un quartier de bois dans l'âtre, approche mon fauteuil de la cheminée, j'ai froid. Qu'a donc le vent à pleurer depuis un mois ? aurait-il perdu sa femme ou quelque parent chéri ? Sais-tu bien que ce n'est pas gai, entendre toujours ainsi des accords plaintifs. Ça finira peut-être quelqu'un de ces jours.

Assieds toi là, et conte moi ce qui s'est passé. Tu dois en avoir des nouvelles ; du premier avril au premier de mai ; il doit s'en être passé des choses. . . .

Oui, maître, mais bien peu intéressantes. Je ne sais pas ce qu'ont les gens, mais tous ceux et celles que j'ai rencontrés depuis un mois ont des visages moroses et tristes comme des faces de carême, des figures longues et maussades ou le désappointement et la mauvaise humeur seuls étaient peints ; les gens ont l'air d'avoir perdu quelque chose de précieux et de cher, ou impatients d'attendre, comme l'ont été de tout temps les héritiers présomptifs, quand de vieux parents riches font mine d'atteindre l'âge de feu Mathusalem. Vous pouvez bien être un peu sombre, maître, quand tout le monde autour de vous à l'air si peu gai.

Le mois d'avril, poursuivit Asmodée, a été le mois le plus ennuyant que j'ai jamais rencontré, grâce à la présence prolongée de l'hiver ; ça été une vraie désolation, *desolatio desolationis*. Toucher au premier de mai et ne voir que du froid, de la neige et de la glace, il y a de quoi attrister. La ville m'a paru comme assiégée par un ennemi formidable et en état de blocus ; chacun blotti près de son poêle laissait couler les heures et les jours attendant impatiemment l'arrivée du printemps qui n'est pas venu et qui viendra Dieu sait quand.

Tout est languissant, figé, arrêté par ce retard de la saison, le commerce, l'industrie, l'agriculture. La campagne est couverte d'un blanc manteau de neige, le noble St. Laurent est fatigué de son fardeau de glaces, et les quelques rayons de soleil qui nous sont apparus n'ont pu diminuer la crudité de la saison. Oh ! avec quelle impatience on attend le réveil de la nature dans nos climats froids ! Je suis certain que vos lecteurs ne reviendront gais et contents que lorsque l'hiver sera disparu, que la navigation sera ouverte et la végétation commencée.

En attendant chacun se prépare à saluer le printemps ; la ville fait son ménage ; la corporation commence à enlever les couches de glaces dont nos rues sont recouvertes et encombrées. On se prépare à bâtir, on commence à entendre les rumeurs et les mille bruits de l'industrie qui se réveille ; le commerce prépare ses

boutiques ; on badigeonne, on frotte, on peint, chacun veut avoir une façade et une croisée remarquables, des glaces immenses, des vitreaux gigantesques, un comptoir magnifique, pour recevoir les marchandises et les modes nouvelles.

Je serais bien en peine de vous parler des salons. Il n'y a pas eu un pauvre petit bal durant ce mois malencontreux ; on a bien parlé de deux ou trois mariages dans la bonne société, mais il faut croire que les parties ont différé les choses jusqu'à l'arrivée du printemps, ce qui veut dire à peu près aux calendes grecques. Les dames en sont affligées. Elles ont tant de plaisir à voir un célibataire entrer au régiment.

Le mois d'avril a bien pu être maussade, quand on pense qu'il y a eu au moins deux crises ministérielles. Cette fois-ci on nous a épargné les pamphlets et les revues ; mais messieurs les journalistes s'en sont donné à cœur joie. Oh ! la belle chose que le gouvernement responsable dans une colonie !

Asmodée, mon ami, ne commence pas tes réflexions politico-philosophiques, tu m'ennuies. N'as-tu pas quelque histoire d'intérieur à me raconter, quelques tableaux de mœurs à me donner ? Qu'as-tu donc fait durant tout le mois ?

Ce que j'ai fait ? Je me suis promené la canne à la main, mais je n'ai rien vu, rien trouvé qui vaille la peine d'être conté. Pourtant en l'absence de toutes nouvelles ou faits curieux et amusants, j'ai là dans ma poche un petit document qui peut être vous sera agréable. En regardant ces jours passés dans l'intérieur d'un vieux garçon, je l'ai vu écrire sur ses tablettes. Ces tablettes je les ai escamotées ; les voilà : J'ai souvent entendu des célibataires parler avec une insistance assez impertinente de l'âge des femmes et des moyens qu'elles emploient pour le dissimuler ; on dirait à entendre ces messieurs que c'est un crime que de se faire belle et de placer un voile gracieux sur chacun des ravages du temps. Les tablettes que voici sont assez réjouissantes : c'est un petit *memento* d'un homme, fait année par année en réflexions philosophiques. Imprimez le tout vif, ça ne peut qu'amuser vos lecteurs.

Asmodée me passa un petit livret, je le lus et je l'imprime.

A 30 ans, 1836.

Je jette un coup d'œil de cinq ans en arrière, alors j'avais vingt-cinq ans, et je disais qu'un homme de 30 ans, était un homme mûr... C'est là une grande erreur, l'âge mûr n'est qu'à 40 ; l'âge de la sagesse... Je suis encore un jeune homme.

à 31 ans—1837,

je viens de lire dans un journal, qu'un jeune homme de 31 ans s'est tué par désespoir d'amour ; c'est l'âge des passions, je trouve Marie bien gentille... peut-être pourrais-je lui plaire. Je suis trop jeune pour me marier.

A 32 ans—1838,

C'est singulier ! moi qui était un des valseurs les plus intrépides, je n'aime plus la danse. Il me semble que je vieillis, mes cheveux

ont l'air de s'amincir. J'ai acheté hier chez Savage, par curiosité un pot de *Bear's greece*

A 33 ans—1839,

Mes cheveux deviennent de plus en plus minces ; aux derniers les bons. J'ai eu plusieurs méditations sérieuses sur la confection des perruques. Charles en a une, elle lui va fort bien.

A 34 ans—1840.

J'ai pris mesure d'un paletot neuf, le tailleur a parlé d'embonpoint ; c'est un imbécile. J'ai l'idée de ne pas me marier, c'est un sacrement fort onéreux... J'ai compté hier soir dix sept têtes chauves au concert. Plus on est de chauves, plus on rit.

A 35 ans—1841.

J'ai voulu mettre une ancienne redingotte, je l'ai trouvée étroite en diable. Comme le drap de fabrique moderne rétrécit ! Ça se retire comme du parchemin. Je deviens très essoufflé en mettant mes bottes.

J'ai acheté une corne. Ça me fait penser qu'à 20 ans, je me moquais de mon oncle qui s'en servait. La femme de mon frère cadet vient d'accoucher de son huitième enfant... tant pis pour lui ! pourquoi s'est-il marié si jeune. J'ai vu dans un magasin hier un corset pour homme... c'est drôle, pas mal fait... Je l'aurais bien marchandé, mais il y avait dans le magasin deux jeunes femmes qui achetaient des mitaines... Je viens de découvrir trois poils d'argent dans mes sourcils.

A 36 ans—1842.

Plusieurs cheveux gris dans les favoris. Mon savon de barbe contient trop d'acides, canaille de parfumeurs !

A 37 ans—1843.

Je viens de rencontrer deux camarades de colléges ; comme ils sont changés, rouges, gras ! *Nous vieillissons*, ont-ils dit, c'est drôle, je n'aime pas les collectifs en grammaire.

A 38 ans 1844.

J'ai eu une attaque de rhumatisme goutteux... Il faut que je change de régime. Je me marie... avec qui ? voilà la question.

A 39 ans, 1845.

J'ai rencontré Hélène ces jours passés, une de mes passions, il y a dix ans... Qu'elle est devenu laide !... Les femmes vieillissent plus vite que les hommes...

A 40 ans, 1846.

Le haut de la tête entièrement chauve... Napoléon l'était un peu...

A 41 ans — 1847.

Sait-on mon âge dans le monde ? J'espère bien que non... Enfin il faut que j'en finisse. Madame X... m'a dit hier : Mon cher Alfred, il serait temps de vous marier, vous ne trouverez le bonheur que là... M<sup>de</sup> X... a quatre filles à établir ! En prendrais-je une ? *To be or not to be...*

L. O. L.